

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 552—SAMEDI, 1^{ER} DECEMBRE 1894

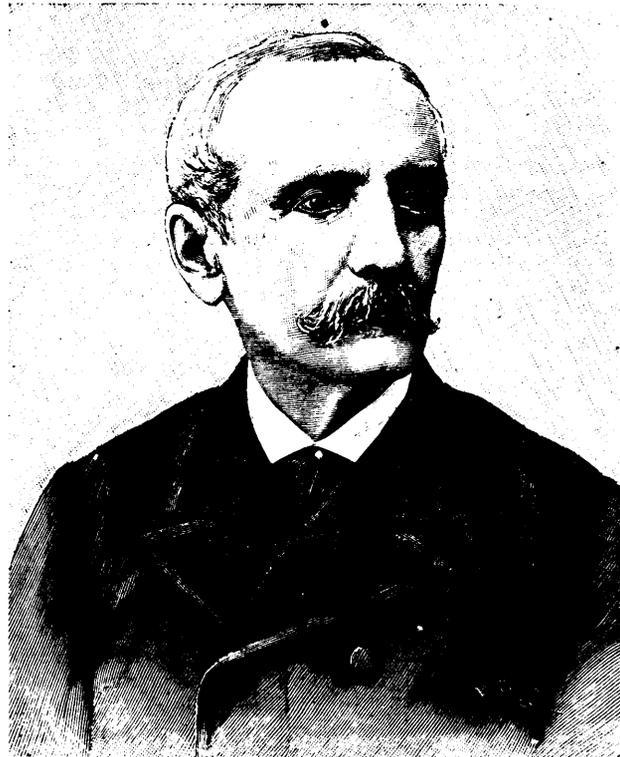
BERTHIAUME & SABOJRIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. ADOLPHE POISSON
HOMME DE LETTRES



LE PRINCE DE HOHENLOHE
LE NOUVEAU CHANCELIER D'ALLEMAGNE



SAINT-HYACINTHE.—INTÉRIEUR DU COUVENT DU PRÉCIEUX SANG : LA CHAPELLE.—(Photo. Laprés & Lavergne)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER DECEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les raquettes, par Benjamin Sulte.—La guerre en Asie, par P. C.—Carnet du "Monde Illustré".—Les merveilles de l'architecture, par P. Colonnier.—Poésie : Sur l'eau, par Adolphe Poisson.—Biographie : M. Adolphe Poisson, par Germain Beaulieu.—Le prince de Hohenlohe—Poésie : Aux jeunes, par E. Z. Masicotte.—Mme de Staël et Napoléon Ier, par Edmond Rousseau.—Nouvelle : Une épreuve, par René Softa.—Le coin des enfants : Prière remise, par Régis Roy.—Le brigand—Une histoire de ma grand-mère, par D. N. Landry.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits : M. Adolphe Poisson, de lettres ; Le prince de Hohenlohe, le nouveau chancelier d'Allemagne—Saint-Hyacinthe : Intérieur du couvent du Précieux Saog ; La chapelle—Vue de Saint-Pierre de Rome—La mort de l'empereur Alexandre III ; France et Russie (double page).—Incidents pendant le bazar à Sainte-Cunégonde.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés de la MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 1er DECEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



N parle de plus en plus des esprits, des spirites, des planchettes, etc., etc.

Plusieurs sermons ont même été faits sur le sujet, et je suis loin de désapprouver cette manière d'agir, car on ne saurait trop prendre de précautions contre tout ce qui peut troubler la tête des gens.

De mon côté, vous le savez, je prêche la même doctrine, mais à ma manière, parce que je n'ai pas qualité pour monter en chaire et sermoner mes ouailles—pardon—mes patients lecteurs ; je pourrais même supprimer "lecteurs" et m'en tenir à "patients," dans le sens médical.

Ceux qui évoquent les esprits n'en ont pas, et

les esprits qui apparaissent, n'existent pas, telles sont les deux vérités fondamentales qu'il faut démontrer pour prouver tout le ridicule qu'il y a de s'occuper de ces niaiseries, et vous savez que le ridicule tue ici tout aussi bien qu'en France.

Un homme qui a une certaine dose d'esprit, ou plutôt de bon sens, ne s'avisera jamais de demander des renseignements ou des conseils à un morceau de bois, à une bûche débitée en planchettes ou en sièges de closets.

Enoncer la chose, c'est la démontrer de la manière la plus claire et la plus simple.

* * Mais les esprits que l'on évoque et que l'on voit, diront quelques uns, on ne peut pas les nier. Pardon, non seulement on peut, mais on doit nier carrément.

Ceux qui évoquent les esprits, les médiums, sont des farceurs, des drôles, des filous, tout simplement ; ceux qui voient les esprits ne sont que de bons gogos, des hallucinés qui s'hypnotisent eux-mêmes.

Il y a un mois environ une américaine, Mme Williams, s'adressait à certaines personnes de Paris en demandant si un médium remarquable pourrait faire des expériences publiques dans la ville Lamière.

On répondit télégraphiquement : "Oui, mais il faut des faits nouveaux et indiscutables."

Mme Williams ne fit qu'un bond jusqu'au bureau télégraphique le plus proche et cabla : "Faites nouveaux et indiscutables."

Elle prit le premier bateau et arriva à Paris flanquée d'un escogriffe quelconque, son impressario, disons mieux, son cornac.

Les Parisiens ont un défaut, ils veulent toujours comprendre et voir clair, et c'est ce qui fit le malheur de Mme Williams.

* * "La séance commença à huit heures et demie très précises, dit un journal de Paris, par des apparitions sans importance. A neuf heures et quart se présentèrent, sur la scène, les esprits demandés, un médecin et sa fille.

"Le docteur avait une longue barbe grisonnante, l'habit largement ouvert sur un plastron d'une blancheur éclatante. La demoiselle était en robe blanche. De ses cheveux tombait un voile blanc. C'était terrible.

"Cependant quatre spectateurs s'étaient préalablement entendus pour que la séance fut absolument concluante. A un moment désigné par le commandement de l'un d'eux, tous les quatre agiraient de telle sorte qu'on saurait, une minute après, si Mme Williams était ou spirite ou faustiste.

"Les esprits apparaissent.

"—Allez !" cria une voix.

A ce cri, un spectateur s'élança sur l'esprit du médecin, on fit de la lumière, c'était le manager, le cornac.

Mme Williams n'était qu'un clown grotesque.

On mit la drôlesse et son complice à la porte, et tous deux quittèrent Paris le lendemain en vouant à tous les diables la France et les Français.

Telle est la dernière aventure de spiritisme, mais ce n'est pas la seule.

* * J'ai reçu, il y a quelques jours, un ouvrage de M. l'abbé Dupuis : *Rome et Jérusalem*, deux noms qui parlent au cœur et à l'âme, deux noms si grands, qu'en les lisant ou en les entendant, tout un monde d'idées remplit notre cerveau.

C'est surtout un livre religieux, le récit d'un voyage fait par un prêtre pour terminer ses études et se rafraîchir aux sources même du christianisme, plutôt que pour chercher des distractions.

Il abonde en citations, la plupart très heureuses, qu'on lit avec plaisir et profit.

Quoi de plus vrai et de plus émouvant que ces lignes de Lamartine écrites sur le tombeau du Christ :

"Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ

d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe. Ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice, aucune tombe n'a été si féconde, aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n'a brisé d'une manière aussi victorieuse le rocher que l'homme avait scellé sur elle et n'a donné un démenti à la mort par une si éclatante et perpétuelle résurrection."

M. Dupuis connaît Rome ; il y a vécu quatre ans, c'est-à-dire assez pour l'étudier et pouvoir en parler avec connaissance de cause, et bien que l'on ait beaucoup publié de récits de voyages à la Ville Éternelle, on lit encore, avec intérêt ce travail sur un thème ancien.

J'ai dit tout à l'heure, avec intention, que la plupart des citations étaient heureuses, parce que d'autres m'ont semblé un peu égarées et surprises de se trouver dans un milieu aussi convenable, témoin la diatribe burlesque de Paul de Cassagnac, à propos de laquelle l'auteur dit : "C'est à encadrer."

Oh ! monsieur l'abbé, croyez-vous qu'il soit bien facile de trouver un encadreur qui voudrait se charger d'une besogne semblable ?

Il y a bien aussi quelques réflexions hasardées au sujet de la France, mais comme il faut toujours un peu sacrifier la mode, et qu'il est de grande mode de parler de ce beau pays d'une manière si douce, la chose est excusable.

Donc, à part quelques ombres, et M. Dupuis aurait raison de me prendre pour un sot si je disais que son œuvre est parfaite, c'est un livre qu'on lit avec fruit et qu'il ne faut pas laisser dormir sur les rayons d'une bibliothèque.

On n'en peut pas dire autant de beaucoup d'ouvrages.

* * Les jours vont vite !

Demain va commencer la douzième et dernière partie de l'année, et puis, on se rapproche plus encore de la fin du siècle, du dix-neuvième siècle, le plus étonnant, le plus prodigieux depuis la création du monde.

Je ne vous l'ai jamais caché, mes amis, j'aime mon siècle, j'aime notre époque qui, si imparfaite qu'elle soit, est encore la plus belle dont l'histoire fasse mention.

Les vieux, je ne le serai jamais, car j'espère mourir jeune—jeune de cœur et d'esprit—les vieux, dis-je, ont beau nous rabâcher que tout allait mieux autrefois, jamais je ne l'ai cru et jamais je ne le croirai ; les vieux ont tort de parler ainsi, car ce sont eux qui ont vieilli et non l'humanité.

L'humanité est toujours jeune et avide de progrès, d'amour, d'idéal, et ni l'amour, ni l'idéal, ni le progrès, ni le bien, ni le beau ne peuvent vieillir.

Nous faisons, nous avons fait mieux que nos pères ; nos enfants feront mieux que nous.

C'est une doctrine fautive et même dangereuse que d'enseigner que le passé vaut mieux que l'avenir que nous ignorons.

* * Voyez ce qui se passe en Asie, le berceau du monde.

Le passé, c'est la Chine, le présent, c'est le Japon.

La Chine, l'antique et vénérable Chine, le passé ankylosé avec ses quatre cents millions d'habitants est battue par un petit peuple plus de dix fois moins nombreux.

Progrès, science et courage, telle est la devise du Japonais.

N'avancions pas, ne faisons rien de nouveau, disent les Chinois.

Le peuple qui s'arrête est fatalement perdu, et c'est ce qui arrive aux disciples de Confucius.

Et n'est ce pas ce qui fait la force de la France, que cette idée fixe de progrès, écoutez il y a cent ans et qui la rend plus jeune, plus vigoureuse, plus forte, plus intelligente qu'il y a mille ans ?

Que serait donc la France si elle avait conservé ses vieilles idées ? Il y a longtemps qu'elle aurait disparu de la carte du monde.

* * Le passé a produit du bon, puisqu'il se compose de parcelles de présent, de siècles, dont chacun est un appoint au progrès, mais comme le bon ne se perd jamais, il faut s'appliquer à supprimer ce qu'il contient de mauvais.

La tâche est assez rude pour fournir de l'ouvrage à nos descendants.

La science aujourd'hui marche splendide et forte,
Ecartant de sa route et mettant à la porte
Les radoteurs d'hier et les sots d'aujourd'hui.

* * Tout en vantant notre siècle, je n'ai aucune objection à fêter le passé, et c'est pourquoi je vous rappelle que demain sera la fête d'un évêque célèbre d'un homme de progrès, du grand saint Eloi qui, au moins, avait le courage de dire au roi Dagobert qu'il avait mis sa calotte à l'envers.

Le grand chancelier d'Allemagne n'oserait pas en dire autant à Guillaume II.

En cela, le passé vaut mieux que le présent, — en Allemagne.

Benjamin Sulte

Benjamin Sulte

LA RAQUETTE CANADIENNE



U nombre des jeunes Canadiens qui servent dans l'armée anglaise à titre d'officiers, je vous signalerai M. Alphonse Eugène Panet, lieutenant des Ingénieurs Royaux, employé aux Indes et au Barma depuis quatre années. De six mois en six mois, allant d'un point à un autre,

de la plaine à la montagne, du fleuve à la forêt, il dirige des ouvrages de défense, la construction de quais, de ponts, de barrages de rivières, aussi l'ouverture de grandes routes commerciales, afin l'établissement de lignes télégraphiques à travers ces immenses contrées qui présentent tous les aspects imaginables et nous offrent les climats les plus variés.

Les possessions anglaises de cette partie du monde développent leurs ressources naturelles avec rapidité, grâce à ces travaux des ingénieurs de l'armée qui se poursuivent sans relâche depuis longtemps.

Dans les régions du Nord, on rencontre partout les Himalayas, ces montagnes qui, avec les Andes, sont les plus hautes de la terre et dont les sommets portent éternellement une couverture de neige. *Himalaya*, en langue hindoue signifie "séjour de la neige et des frimas," ou si vous voulez, un bramaire canadien compliqué d'un frimaire groënlandais.

Va sans dire que les plateaux inférieurs sont de beaucoup plus tempérés que les grands pics et les crêtes de ces monstrueuses bosses du globe, mais en hiver, ils ne sont ni plus ni moins chauds, ni moins enneigés que la vallée du Saint-Laurent, aussi a-t-on, de temps immémorial, l'habitude de désertier ces lieux à l'approche de la saison rigoureuse.

Les ingénieurs font comme les autres — ils descendent vers les plaines du sud et attendent le retour du printemps. Ces mois perdus retardent les travaux. Aux Indes, personne ne connaît le moyen de voyager dans quatre pieds de neige, d'y camper, d'y transporter des vivres, ou d'y opérer des calculs de triangulation. L'art de couper des arbres en hiver, de les traîner au bord des cours d'eau dans le but de les flotter à la fonte des neiges est inconnu dans ces pays, et l'on en est réduit à exécuter ces laborieux ouvrages durant l'été.

Le jeune officier dont je m'occupe est le fils du colonel Panet, député ministre de la milice. Il est sorti de notre collège militaire en 1888 avec tous les honneurs et, depuis lors, il appartient aux ingénieurs royaux, un corps où l'on n'entre que par son propre mérite.

Le lieutenant Panet est aujourd'hui à Rawal Pindi, dans les montagnes, ayant pour entourage, à de grandes distances, la ville de Lahore, d'où il est parti, le Thibet, le Turkestan et l'Afghanistan — en un mot, il est au nord-est du Panjab ou Pandjâb, ainsi nommé, à cause des cinq rivières qui l'arrosent.

L'an dernier, une ligne télégraphique s'étant rompue, il devint comme impossible de la ressouder, à cause de l'abondance de la neige. M. Panet écrivit à Ottawa pour se faire envoyer des mitaines, des mocassins, une traîne sauvage ou tobaganne et des raquettes, qu'il exposa comme échantillons devant les autorités militaires. Depuis lors, il fait confectionner des articles semblables et compte vaincre le climat si redouté des plateaux de l'Inde en imitant les coutumes et pratiques des Canadiens. Nul doute qu'il ne réussisse au gré de ses désirs et des nôtres, car nous prenons tous intérêt à voir les Hindous franchir leurs champs glacés sur la raquette canadienne.

LA GUERRE EN ASIE

Le commencement de la semaine n'a pas été très fécond en événements. Il paraît que Port-Arthur n'est pas encore complètement au pouvoir des Japonais, qui ont encore à s'emparer de plusieurs forteresses défendant la place. Aussi, pendant quelques jours, tout s'est borné à de nombreuses opérations militaires ayant pour but la prochaine attaque de ces citadelles.

L'une d'elles ayant été enlevée d'assaut, les Chinois se sont réfugiés sur une haute colline d'où ils n'osent plus descendre, quoiqu'ils soient dépourvus de tout.

Une flotte chinoise ayant voulu bombarder les troupes japonaises qui faisaient chemin le long de la mer, la flotte japonaise est accourue au secours de ces dernières. Il s'en est suivi un combat naval dont on ne connaît point le résultat, quoiqu'on sache que le plus puissant des navires chinois, le *Chen-Yuen*, s'est échoué en voulant éviter des torpilles sous-marines. La perte de ce cuirassé est un véritable désastre pour la flotte chinoise, dont il était l'un des plus beaux navires; il avait coûté \$3,000,000 et avait une cuirasse de quatorze pouces d'épaisseur. Le capitaine du *Chen Yuen*, voyant son navire perdu, s'est empoisonné avec de l'opium.

Le Japon a ouvertement refusé l'offre de médiation des États-Unis, en disant que les succès de l'armée japonaise sont tels que les premières propositions de paix doivent venir du gouvernement Chinois lui-même.

Une dépêche reçue à la dernière heure annonce la prise définitive de Port Arthur. Cette ville était le dernier rempart qui pouvait arrêter les Japonais en marche pour Pékin. Les Chinois le savaient bien, aussi la lutte a, paraît-il, été très vive. Pendant dix-huit heures on s'est battu avec acharnement et les pertes sont énormes de part et d'autre, mais les Japonais avaient si bien combiné leur plan d'attaque, que la ville, enveloppée d'un véritable cercle de fer et de feu, a dû mettre bas les armes. On dit qu'un agent spécial a été envoyé au Japon par le gouvernement chinois, avec instruction d'accepter n'importe quelle condition pour terminer la guerre, excepté toutefois la cession d'une partie quelconque du territoire chinois. P. C.

L'héroïsme suppose toujours la grandeur d'âme dont elle est la plus haute comme la plus sublime expression; mais la grandeur d'âme ne s'élève pas toujours jusqu'à l'hécatisme. Celui-ci diffère de celle-là en ce qu'il permet d'admirer quelques vertus d'éclat qui excitent votre étonnement et enlèvent admiration. — HONORÉ MERCIER.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le 16, un tremblement de terre assez violent s'est fait sentir dans le sud de l'Italie. Precopio, un village de 1,200 habitants, a été complètement détruit. Environ soixante personnes ont péri.

* *

Nous accusons réception d'un nouveau journal littéraire: *L'Essai*, revue des jeunes. Succès à notre nouveau confrère.

* *

Le mariage du nouveau tsar, Nicholas II, et de la princesse Alice de Hesse, est définitivement fixé au 30 du mois courant. Le nouveau tsar est âgé de 27 ans.

* *

On dit que le président Cleveland est gravement malade. Ses amis sont inquiets de ne plus le voir siéger dans les séances du cabinet. Cependant on n'a encore aucun renseignement certain à cet égard.

* *

Le volcan situé dans l'île de Stromboli, sur les côtes de Sicile, est entré en éruption. A Colima, au Mexique, un volcan projette dans la ville une colonne de feu de plus de mille pieds de hauteur, et qui, la nuit, éclaire le pays à une grande distance. Les habitants effrayés quittent la contrée.

* *

A Chicoutimi, la semaine dernière, pendant les funérailles de M. O. Tousignant, une cloche pesant 4,000 livres, se détacha, tandis que le carillon sonnait à toute volée, et alla tomber avec un bruit effroyable à quelques pouces de la trappe restée ouverte, et au-dessous de laquelle la foule passait pour entrer dans l'église.

* *

La troupe d'opéra Français jouera, cette semaine, l'opéra en quatre actes *Barbe bleue* qui constitue une grande nouveauté pour notre public.

En effet *Barbe bleue* n'a jamais été donné à Montréal. C'est une des meilleures œuvres d'Offenbach, un opéra bouffe se rapprochant beaucoup par le caractère relevé et la beauté de sa partition, de l'opéra-comique, et exigeant par là même une forte distribution. On y verra tous les comédiens de la troupe, en outre d'une première et d'une seconde chanteuse, de la daëgne, du baryton et du ténor. Les chœurs sont nombreux et d'une belle facture. Quant au livret, il suffit de dire qu'il est de Meillac et Hallévy. En somme, on peut prédire un beau succès pour *Barbe bleue*, qui sera représenté jeudi, vendredi et samedi.

Le programme du reste de la semaine comprend *Mme l'Archiduc*, le brillant opéra d'Offenbach; *Mignon*, le plus grand succès de l'Opéra Français depuis sa ondation; *Les deux Sœurs*, la désopilante comédie en un acte de Jules Moineaux, l'auteur des *Tribunaux comiques*, et *Le procès Veau-radioux*, comédie en trois actes.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*R. R.*, Ottawa; *A. T.*, Saint-Hyacinthe; *Le M. de M.*—Le travail dont vous nous avez fait part n'a pas été accepté par la rédaction.

L. T. de M., Montréal.—Votre poésie paraît bien faible, surtout venant après celle de Sally-Pradhomme sur le même sujet (No du 27 octobre). Comparez les, et vous vous déciderez, j'en suis sûr, à la sacrifier.

J. S. de B., Montréal.—Votre poésie ne peut être publiée, elle renferme des fautes de versification et a le malheur de faire trop penser à Chateaubriand.



SAINT-PIERRE DE ROME

LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS
AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

Et les trois quarts de l'humanité, abruti, gémissaient sous cette odieuse oppression, mais voilà qu'un grand événement se préparait dans le monde ; un nouveau soleil allait se lever, apporter enfin la lumière, et dissiper les horribles ténèbres, au sein desquelles pleurait le genre humain. Mané, Thécel, Pharès ! accourez, Médés et Perses et vous barbares du nord, fils de Dieu, sortez de vos déserts, venez accomplir la parole du prophète ; votre victime vous est livrée : déjà elle vous attend, déjà elle s'est couronnée de fleurs, comme pour le sacrifice ; le Seigneur vous la livre, il livre la nation forte et brutale à des mains plus fortes et plus brutales encore, qui ne laisseront de ces villes magnifiques, de ces édifices gigantesques que des ruines immenses. Ils abattront ces murailles orgueilleuses, afin que le sable du désert et les flots de l'oubli envahissent lentement ces lieux où s'accomplirent tant d'atrocités, afin que le grand silence de ces places publiques et de ces rues maintenant désertes ne soit plus désormais troublé que par les hurlements des bêtes féroces, après n'avoir retenti pendant de longs siècles que des cris d'algèresse d'un peuple plus féroce encore. Mané, Thécel, Pharès ! le colosse antique, avec un fracas effroyable, s'écroulait sur ses pieds d'argile !

Voilà qu'un homme allait apparaître, proclamer à la face du monde stupéfié que tous les hommes sont frères, que l'esclave infortuné est l'égal du César qui tient dans sa main la moitié du monde, et tendre enfin les bras aux malheureux, en leur disant ces paroles de paix : " Venez, venez à moi vous qui pleurez, et vous serez consolés ! " Cet homme, je n'ai point besoin de vous dire son nom : vous le connaissez tous, vos mères vous l'ont appris dès le berceau, car cet homme est en même temps le Dieu qui veut naître dans une étable et mourir sur une croix pour sauver le monde.

L'apparition du christianisme a donc bouleversé tout le système de l'antiquité, en en détruisant les principales institutions. L'esclavage, entre autres, n'existant plus, le moteur intelligent, la machine vivante de l'ère antique allait donc manquer. En effet, pendant de longs siècles, on ne vit plus apparaître, sur la surface du globe, de ces travaux gigantesques ; l'humanité semblait s'être endormie, de ce côté, comme pour se reposer sans doute des longs jours de fatigue et de pénibles efforts qu'elle avait dû endurer. Mais, tout en semblant dormir, elle réfléchissait, tout en laissant reposer la force physique épuisée, son esprit travaillait sans cesse, et c'était lui qui, bientôt, devait, à son tour, enfant des merveilles.

On commença d'abord à faire moins grand, moins durable, car comme nous venons de le voir, l'esclave et par conséquent les moyens manquaient ; mais on s'appliquait, du moins, à faire aussi beau que possible, suivant les besoins du

chrétien, et si ces constructions, quoique considérables, ne sont point encore comparables aux colosses païens, du moins leur accorde-t-on universellement une admiration justement méritée, par cette élégance infinie, cette légèreté d'aspect et cette majesté mystérieuse qui en font de véritables poèmes de pierre.

Puis vint la renaissance, qui, s'éloignant presque complètement de l'art chrétien et gothique, revint aux Grecs et aux Romains depuis longs temps oubliés. Sa plus belle et sa plus colossale construction fut celle de Saint-Pierre de Rome.

Aucun des temples que nous ont laissés les peuples anciens ne peut donner une idée de l'immensité et de la splendeur de cette merveilleuse église, qui, sans compter le vaste et splendide portique de colonnes qui le précède, sans compter les sacristies et les dépendances qui l'entourent, couvre un espace de plus de 23,000 m. carrés (5 acres).

" La construction de Saint Pierre de Rome, sans parler des sacristies et des innombrables mosaïques exécutées dans le cours du 18^{ème} siècle a duré plus d'un siècle et demi, a vu passer 22 papes, a été dirigée successivement par 13 architectes et a coûté une somme qui équivaldrait aujourd'hui à 500 000 000. (1)

" Les dimensions sont colossales : la longueur à l'intérieur, le vestibule non compris, est de 185 m. 607 pieds, celle du transept d'un hémicycle à l'autre est de 137 m 15 (450 pieds), la largeur de la grande nef 27 m 30 (89 pieds). La voûte n'a pas moins de 22 m 75 d'ouverture (74 pieds) et sa naissance est placée à 31 m 20 au dessus du sol de l'église. Les piliers qui séparent la nef des bas côtés n'ont pas moins de 9 m 46 (30 pieds) de largeur, et les arcades qui la supportent ont 13 m 26 (43 pieds) d'ouverture ; la grande nef de Notre-Dame de Paris n'en a pas 12 (40 pied). Le dôme a 42 m 60 (139 pieds de diamètre intérieur, et les piliers qui le supportent ont plus de 60 m de circonférence (197 pieds).

" Le vestibule seul a 70 m 80 (232 pieds) de long, la hauteur sous clef de la voûte est de 47 m 30 (161 pieds). La colonne Vendôme y tiendrait. Celle de l'ouverture pratiquée au sommet du dôme, est à 101 m (331 pieds) au dessus du sol de l'église, et il y a encore 31 m 23 (102 pieds) de distance entre l'ouverture et le sommet de la croix qui surmonte la grande boule de bronze. (2)

" Et pourtant, on ne s'aperçoit de ces dimensions colossales que par relations, lorsqu'en considérant une chapelle on la trouve grande comme une cathédrale, lorsqu'en mesurant un marmoset qui est là au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet. Tout cet édifice, par l'admirable justesse de ses proportions, a la propriété de réduire les choses démesurées à leur juste valeur. Tout y est simple, naturel auguste, et par conséquent sublime. Le dôme, qui en est la plus belle partie, est le panthéon d'Agrippa tout entier, que Michel Ange a posé là en l'air, tout brandi de pied en cap." (3)

(1) Léonce Reynaud.
(2) André Lefèvre.
(3) Léonce Reynaud.

nouveau culte, et du nouvel ordre de choses. Après avoir erré quelque temps et avoir enfanté des temples de style romain, en Occident, Byzantin en Orient, l'esprit religieux, surtout prédominant à ces époques, devint complètement gothique. C'est alors qu'on voit apparaître avec le moyen âge ces admirables cathédrales, élevées par l'humanité reconnaissante au Dieu qui l'avait sauvée et régénérée.

Alors s'élèvent ces merveilles, qui s'appellent les cathédrales d'Amiens, de Chartres, de Rheims, de Strasbourg, de Siègne et tant d'autres. Ce furent là les premiers efforts de l'art nouveau, de l'art

" Cette voûte sphérique, où tout est colossal, et grandement conçu, saisit dès l'abord tous ceux à qui il est donné de la contempler et se grave en traits ineffaçables dans leur souvenir. Pleine de majesté, cette forme est la plus puissante dont l'architecture moderne puisse se glorifier." (1)

Voilà donc Saint-Pierre de Rome dépeint par des auteurs compétents. Voilà la première grande merveille qu'enfanta l'ère moderne. Je n'ai rien à ajouter à ces jugements ; mais on conviendra, je crois, que pour un essai de monument colossal, notre époque avait déjà surpassé tout ce que Rome et la Grèce avaient laissé de plus vaste et peut-être de plus beau ; et remarquons bien qu'il n'y avait encore à cette époque aucune machine à vapeur.

Que dire maintenant de ce portique admirable qui précède le temple et où l'on compte plus de 256 colonnes de marbre de plus de 12 m (39 pieds) de haut : comme nous voilà loin et au dessus de la salle hypostyle de Karnac, tant dans la perfection de l'œuvre que pour l'immensité de ses proportions.

Mais l'esprit humain était appelé à des travaux plus considérables encore, il restait à l'époque moderne à surpasser les œuvres des Pharaons et des Nabachodonosor. Quelle puissance allait donc lui être dévolue ! Jusque là, la science n'avait été que l'apanage de quelques uns : le soleil n'allait-il donc point enfin luire pour tous ? Oai, les temps de l'ignorance étaient accomplis, car au moment même où s'élevait sur la gigantesque coupole de Saint-Pierre, la croix de celui qui avait aboli l'esclavage et fait connaître au monde la force intellectuelle, voilà qu'une grande découverte, moderne encore celle-là, allait bouleverser la face des choses : l'imprimerie naissait. L'instruction allait



DENIS PAPIN

enfin se répandre sur l'univers entier, comme les flots d'un fleuve bienfaisant, qui devaient faire fructifier le terrain fécond de tant d'intelligences ignorées.

Et avec cet art sublime, les sciences se propagerent, marchèrent rapidement, sur le large chemin du progrès ; des savants se levèrent de tous côtés, ajoutant de nouvelles découvertes à celles que nous avons laissées l'antiquité ; augmentant les unes et perfectionnant les autres de toute la

(1) Premier président de Brosses.

puissance de leur génie, c'étaient eux qui étaient destinés à préparer de loin par leurs recherches et leurs études, la gloire du grand XIXe siècle.

Un jour l'un d'eux était occupé à faire bouillir dans un vase bien clos des os pour en étudier la composition chimique, quand il s'aperçut que le couvercle du vase se soulevait par instants, laissant échapper en gémissant un jet de vapeur bleuâtre. Voulant obtenir une cuisson plus rapide, le savant place un poids sur le couvercle pour le maintenir fermé. Au bout de quelques instants, le couvercle se soulève encore et un nouveau jet de vapeur plus violent s'échappe en sifflant d'une façon menaçante; un éclair de génie brille dans l'âme de Papin : la puissance de la vapeur était découverte.

Alors, cet esprit observateur étudia cette nouvelle force que le hasard ou plutôt la Providence venait de lui mettre entre les mains, comme autrefois à Hiéron d'Alexandrie. Mais à l'encontre du savant de l'antiquité, qui n'avait point su tirer profit de sa découverte, l'illustre savant moderne la fit fructifier; il calcula la puissance de ce géant naissant, qu'il tenait entre ses mains industrieuses. Le premier, il l'enferma dans un cylindre, en fit son esclave et ce fut par ses soins que le premier bateau à vapeur battu de ses palettes bruyantes les flots étonnés.

P. Cornier

(A suivre)

SUR L'EAU

La rivière a cessé sa clameur monotone ;
Au vent léger du soir le flot déjà s'endort.
La lune vient blanchir les tièdes nuits d'automne ;
C'est le rayon d'argent au lieu du rayon d'or.

Allons un peu sur l'eau promener nos pensées,
Et que le vent du soir rafraichisse nos fronts ;
Que le souci rêveur de nos âmes blessées
S'envole au bruit joyeux de nos lourds avirons.

Oh ! quelle belle nuit ! Oh ! quelle onde placide !
La nature muette est en ravissement.
Ne troublons pas cette eau si calme et si limpide ;
Si tu veux, parlons bas et ramons doucement.

Si tu veux, remontons vers nos jeunes années,
Vers ce temps qu'on devrait ne nommer qu'à genoux ;
Revivons un moment ces bruyantes journées
Et ces naïfs bonheurs déjà si loin de nous.

Ce temps où ton cœur pur et pourtant sans défense,
Pressé contre le mien, ne battait pas plus fort !
Plaisirs sans nuls regrets, partage de l'enfance
D'être à peine à la vie et d'ignorer la mort !

Courant l'insecte d'or à travers la bruyère,
L'âme toujours en joie et la main dans la main,
Le passé né d'hier ne nous occupait guère,
Et l'avenir pour nous c'était le lendemain.

Ensemble nous mêlions de tristesse et sourire.
Ignorants de la vie, ignorants de l'amour,
Tous deux nous nous aimions sans jamais nous le dire,
Et moi sans m'en douter je te faisais la cour !

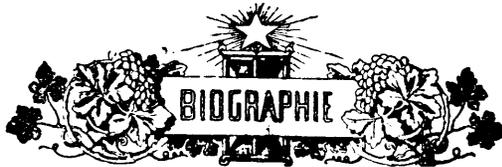
Puis l'absence survint qui dans l'âme amollie,
Plus forte que le temps, brise tous les liens,
Et fait que lentement, sans secousse, on oublie
Tout, jusqu'au souvenir des plus chers entretiens.

Je te revis plus tard, mais j'eus beau reconnaître
Dans ton regard de femme une enfant que j'aimais,
Rien ne put dans mon cœur plus froid faire renaître
L'ancienne et pure flamme éteinte à tout jamais.

Elle, se souvenant de son adolescence,
Me dit, les yeux mouillés : " Comme toi j'ai vieilli,
Comme toi j'ai subi le pouvoir de l'absence ;
J'ai souffert, j'ai pleuré, puis j'ai connu l'oubli."

La rame doucement plonge dans l'onde tiède
Où glisse au fit de l'eau l'insecte qui s'endort.
Au clair-obscur du soir la nuit déjà succède
Car la lune au couchant verse sa corne d'or.

Adolphe Poisson



ADOLPHE POISSON



Le collège de Nicolet a eu ses beaux jours, lui aussi. Il y a déjà, bientôt vingt-sept ans, toute une jeunesse pétillante—l'espoir du pays—s'y préparait avec gaieté aux luttes de l'avenir. Parmi les bambins d'alors à moustaches naissantes, dont bon nombre aujourd'hui sont d'heureux grands-papas, on y voyait, remuant, plein de feu et d'animation, le jeune Poisson, venu du séminaire de Québec pour faire sa philosophie à Nicolet et qui se révélait déjà ce qu'il est aujourd'hui : un causeur spirituel, une imagination vive, un cœur tendre—comme doit l'être le cœur de tout poète.

Il y en avait d'autres encore. Ceux qui ont passé au collège de Nicolet vers cette époque (1867), se rappellent certainement encore le petit bocage où, tout en farnant avec délice, ces petits bons hommes de littérateurs prenaient leurs premiers ébats poétiques. On y avait du plaisir ; on causait, riait, badinait ; les bons mots ne tarissaient pas et jamais Poisson n'y aurait pu rester muet ; qui aurait pu l'être en un semblable milieu ? Nérée Beauchemin déclamaient ses strophes ciselées avec sollicitude, et Chapman y bavardait ses improvisations ; oui, Chapman qui, alors... Mais il ne s'en souvient peut-être plus de sa lutte avec Beauchemin : il en a tant eu depuis avec tout le monde !...

Allons ! je suis un indiscret ; qu'on me le pardonne pour cette fois encore ! J'ai évoqué à la hâte ce passé plein de doux souvenirs ; je voudrais avoir le temps de le considérer longuement. Les beaux jours de collège, les joies des récompenses, les pleurs des pensams, les petites insubordinations, les silences, les taquineries, les taloches, tout cela ne forme-t-il pas un cadre riant ? Oai, si j'ai parlé de ce passé c'est que je suis certain que tous ceux qu'il concerne sentiront, les larmes du souvenir mouiller leurs paupières. Parlez-m'en, vous surtout, Poisson, Beauchemin et Chapman !...

Sorti du collège à sa dix-neuvième année, Adolphe Poisson se livra à l'étude du droit et fut admis au barreau en 1873. Quelques mois plus tard, il était nommé registrateur du comté d'Arthabaska et n'a depuis cessé d'occuper cette charge.

En 1882, l'aimable poète épousait Mlle Amélie Côté, de Québec. Après Corneille, il paraît que Poisson est le seul poète qui se soit marié si tard. Il était né à Gentilly le 14 mars 1849.

Les fonctions de registrateur d'un comté, tout en payant assez bien, laissent de nombreux loisirs. M. Poisson a su profiter de ses heures perdues pour suivre le penchant de son esprit et cultiver les lettres. En 1880, il publia ses *Chants canadiens*, dont la première édition est, je crois, complètement épuisée. Je ne connais cet ouvrage que de nom.

Où j'ai pu juger du talent réel et facile de M. Poisson, c'est dans son dernier volume, *Les heures perdues*. J'étais à la campagne à me préparer à mes examens de droit, lorsque cet ouvrage parut. Inutile de dire avec quel plaisir je me suis reposé de mes fatigues en me délectant de la lecture des *Heures perdues*. Car il y a là du souffle, de l'inspiration ; trop, peut-être : il y a plus d'inspiration que de travail, plus de souffle que de philosophie.

Je ne veux pas entrer, aujourd'hui, dans l'appréciation de l'œuvre de M. Poisson. Ce livre demande une assez longue étude, et il me fera plaisir d'y revenir sous peu. J'ai voulu, pour aujourd'hui, parler de l'auteur.

A ceux qui le connaissent, je n'ai pas à dire combien il est gai, spirituel, aimable. A ceux qui

ne le connaissent pas, je n'ai qu'à dire : lisez *Les Heures perdues*.

La Société Royale du Canada, reconnaissant en lui un homme de travail et de mérite, lui a ouvert ses portes dernièrement. Et je me suis laissé dire—encore une indiscretion !—que voulant remercier à sa manière ses nouveaux confrères, M. Poisson leur dédia bientôt un nouveau livre de vers qu'il intitula *Les nouvelles heures perdues*. Succès à l'aimable poète !

Emain Beaulieu

N.B.—Il me tombe par hasard sous les yeux ces vers délicats que le spirituel abbé Gingras écrivait, en 1876, à son ami M. Poisson, et je ne puis résister à l'envie de les communiquer à mes lecteurs :

Poisson ! mon ermitage est-il assez vermeil ?
Eh ! bien, non ! il lui manque un rayon de soleil,
Il manque à mon séjour la joyeuse visite
De ce poète exquis, de cet ami d'éli e,
Dont le commerce aimé nous révèle si bien
La beauté de ces mots :—gentilhomme et chrétien !
Songe ! si tous ces vers, avec qui je désire
T'attirer dans la baie où mon clocher se mire
Ne me suffisent pas pour prendre un seul poisson,
A quoi sert, franchement, d'appâter l'hameçon ?

G. B.

LE PRINCE DE HOHENLOHE

(Voir gravure)

Le prince de Hohenlohe, qui vient d'être nommé Chancelier de l'empire d'Allemagne, en remplacement du général de Caprivi, lequel succéda au prince de Bismarck, est né à Rotenbourg-sur-Valta (Bavière) en 1819.

Membre de la Chambre haute de Bavière, il se signala, après la guerre de 1866, dans le parti qui demandait la franche accession de la Bavière à la politique prussienne ; c'est avec ce programme qu'il fut appelé le 31 décembre 1866 au Ministère de la maison du Roi.

Le prince de Hohenlohe, qui avait conservé ses fonctions ministérielles, se retira le 7 février 1870, à la suite de la campagne que les partisans de l'autonomie de la Bavière poursuivaient contre lui depuis plusieurs années ; comme membre de la Chambre haute, il vota le 30 décembre 1870 pour l'entrée de la Bavière dans l'empire allemand, consécration de la politique unitaire qu'il avait toujours défendue.

En 1871, il fut nommé vice-président du premier parlement de l'Empire.

Quand le comte d'Arnim fut disgracié et quitta en 1874 l'ambassade d'Allemagne à Paris, c'est le prince de Hohenlohe que M. de Bismarck choisit comme successeur.

Au congrès de Berlin, après la guerre franco-allemande, il siégea à côté du chancelier en qualité de troisième plénipotentiaire ; puis il revint à Paris en qualité d'ambassadeur jusqu'en 1885.

A cette époque, M. de Bismarck appela le prince de Hohenlohe au poste de gouverneur de l'Alsace-Lorraine qu'il a occupé jusqu'au moment où Guillaume II l'a nommé chancelier de l'empire

Il y a de l'iniquité jusque dans la compassion ; le malheur accidentel des gens heureux nous touche plus que le malheur continu des gens malheureux.—LOUIS DÉPIT.

Canadiens-Français, n'oublions pas que si nous voulons assurer notre existence nationale, il faut nous cramponner à la terre. Il faut que chacun de nous fasse tout en son pouvoir pour conserver son patrimoine territorial. Celui qui n'en a point doit employer le fruit de son travail à l'acquisition d'une partie de notre sol si minime qu'elle soit. Car il faut laisser à nos enfants non-seulement le sang et la langue de nos ancêtres, mais encore la propriété du sol.—Sir GEORGE-ETIENNE CARTIER.





LA MORT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE III : FRANCE ET RUSSIE. -- Composition de Lionel Royer



AUX JEUNES

RONDEAU.

Vers l'Idéal, laissons voguer notre âme !
Le rêve doux, en son charme vainqueur,
Est dans la vie un précieux diadème,
Contre les maux que tème la rencoeur.

Bannissons donc chaque désir infâme,
Qui nous retient en ce monde sans cœur.
Vers l'Idéal laissons voguer notre âme :
Le rêve doux est un charme vainqueur !

Ah ! le Réel n'a rien qui nous enflamme !
Après avoir éprouvé sa rigueur,
N'ayons pour lui qu'un sourire moqueur.
Quand il voudra sur nous jeter le blâme,

Vers l'Idéal, laissons voguer notre âme !

A. J. Massicotte

MME DE STAEL ET NAPOLEON IER



DEPUIS quelque temps, le souvenir du grand homme semble se réveiller dans les esprits avec une recrudescence d'intérêt ; les moindres particularités de sa merveilleuse carrière, les plus petits détails de sa vie intime forment la matière de

gros volumes, dont plusieurs ont même paru dans le cours de l'année dernière. Dans ce genre, je liais tout dernièrement un travail fort élaboré sur Mme de Staël et les lettres de celle-ci avec Napoléon Ier.

Comme, du reste, tous les panégyristes de Mme de Staël, l'auteur tresse sur la couronne de gloire de l'écrivain la couronne encore plus belle du martyr.

Persécuter une femme inoffensive simplement éprise de littérature, coupable du seul crime d'exprimer des opinions désagréables au gouvernement, serait un acte suffisant pour ternir la gloire d'un souverain, et l'auteur de l'article dont je parlais tout à l'heure ne craint pas d'affirmer qu'en ce sens Napoléon fut le persécuté de Mme de Staël. C'est du reste la légende la plus accréditée un peu partout.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende ? C'est ce que nous allons étudier en commun, nous appuyant sur des documents authentiques, la plupart empruntés aux mémoires des ennemis les plus acharnés de Napoléon.

On ne sait peut-être pas, généralement, que Napoléon n'est pas le premier chef de gouvernement qui ait pris des mesures de rigueur contre Mme de Staël. Sous la Convention, "le comité de salut public invita M. de Staël, ambassadeur de Suède, à éloigner sa femme de Paris. Devant la résistance du diplomate, la mesure fut rapportée. (1)

En 1795, le Directoire la faisait surveiller à Coppel et donnait l'ordre de l'arrêter si elle essayait de rentrer en France, ce dont elle se donna bien garde.

Mme de Staël s'attirait-elle ces disgrâces par son ardeur à soutenir la cause royaliste ? Il est permis d'en douter après le jugement porté sur elle par l'agent royaliste, Mallet du Pan, dans sa correspondance, t. I., p. 76 : "Mme de Staël, dit-il, prodige dans les fêtes son impudeur et son immoralité."

Avant et pendant l'empire, Mme de Staël visait "à gouverner l'état de son salon," suivant l'expression d'Albert Sorel. C'est ainsi que, présentant l'avenir de Bonaparte dès ses premiers succès en Italie, elle cherche à s'emparer du jeune

général par la comédie de la passion poussée jusqu'à la ridicule." Mme de Staël, dit Bailleul (1), lui adressa, lorsqu'il était en Italie, des lettres remplies d'enthousiasme où elle disait, presque en propres termes, que la veuve de Beauharnais était loin d'avoir les qualités qui passent répondre à un génie aussi sublime que celui de Napoléon.

Bourrienne, que l'on ne pourra taxer de partialité envers Napoléon, corrobore ce témoignage : "Je me rappelle, dit-il (2), que, dans une de ses lettres, Mme de Staël lui disait, entre autres choses, qu'ils avaient été créés l'un pour l'autre ; que c'était par suite d'une erreur des institutions humaines que la douce et tranquille Joséphine avait été unie à son sort, que la nature semblait avoir destiné une âme de feu comme la sienne à l'adoration d'un homme tel que lui. Toutes ces extravagances dégoûtaient Napoléon à un point que je ne saurais dire..."

En dépit du silence du jeune général, Mme de Staël continue ses louanges jusqu'à son retour à Paris, et ayant appris qu'il devait se rendre chez M. de Talleyrand, elle fait des efforts surhumains pour être présentée au héros du jour. "A dix heures du matin, elle était dans mon salon. On annonça le jeune général, j'allai au-devant de lui. En traversant le salon, je lui nommai Mme de Staël, à laquelle il fit peu d'attention..." (3)

Un tel accueil était moins qu'encourageant pour une femme aspirant à jouer le rôle d'une Maintenon, et qui sait ? peut-être même follement éprise d'une telle gloire dans un si jeune conquérant. Quoiqu'il en soit, ce manque d'égard ne la troubla point et elle guetta l'occasion—occasion qui lui fut offerte à la fête du ministre des relations extérieures—de prendre sa revanche.

Laissons la parole à Arnault qui nous donne tous les détails de cette seconde entrevue : (4)

"—On ne peut aborder votre général, me dit-elle, il faut que vous me présentiez à lui.

"Elle accabla Napoléon de compliments ; lui, laissait tomber la conversation ; elle, désappointée, cherchait tous les sujets possibles.

"—Général, quelle est la femme que vous aimez le plus ?

"—La mienne.

"—C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimez le plus ?

"—Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage.

"—Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes ?

"—Celle qui fait le plus d'enfants, Madame."

Une telle rebuffade va-t-elle enfin décourager Mme de Staël ? Ce serait se méprendre étrangement sur le caractère et la persévérance d'une femme éprise et intrigante poursuivant un but que de le croire un seul instant. C'est dans le sein de Lucien Bonaparte qu'elle ira déverser le trop plein de son dépit et qu'elle cherchera à connaître le sentiment de Napoléon à son endroit : "Je deviens bête devant votre frère à force de vouloir lui plaire, dit-elle presque en pleurant. Je ne sais plus, et je veux lui parler, je cherche, modifie mes tours de phrase ; je veux le forcer à s'occuper de moi, enfin je me trouve et deviens, en effet, bête comme une oie." (5)

Voyons maintenant comment Napoléon répondait à ces avances : "Je la connais fort bien, écrivait-il à son frère qui lui faisait part des confidences de cette Hélène d'un nouveau genre... elle a déclaré à quelqu'un qui me l'a répété que, puisque je ne voulais pas l'aimer, ni qu'elle m'aimât, il fallait bien qu'elle me haït, parce qu'elle ne pouvait pas rester indifférente pour moi. Quelle virago." (6)

On se demandera peut-être quelle était la cause de cet éloignement de Napoléon pour Mme de Staël ? Indubitablement c'était sa mauvaise réputation. En effet, tous les historiens du grand homme s'accordent à reconnaître sa répulsion en quelque sorte instinctive pour ces femmes qui bravent l'opinion publique. C'est ainsi qu'il écrivait

(1) J. C. Bailleul, *Études sur Napoléon*, t. II., p. 55.

(2) Bourrienne *Mémoires*, t. VII., p. 217.

(3) Talleyrand, *Mémoires*, t. I p. 249.

(4) Arnault, *Mémoires d'un sexagénaire*, t. IV, p. 27—

Duc de Rovigo, *Mémoires*, t. I, p. 28.

(5) Img, *Mémoires de Lucien*, t. II, p. 235.

(6) Id. p. 237.

à son frère Joseph en 1800 : "M. de Staël es dans la plus profonde misère, et sa femme donne des diners et des bals. Si tu continues à la voir, ne serait-il pas bien que tu engagasses cette femme à faire à son mari un traitement de 1,000 à 2,000 francs par mois ? En serions-nous déjà arrivés au temps où l'on peut, sans que les honnêtes gens le trouvent mauvais, fouler aux pieds non-seulement les mœurs, mais encore les devoirs sacrés qui réunissent les enfants aux pères ? Que l'on juge des mœurs de Mme de Staël comme si elle était un homme,—mais un homme qui hériterait de la fortune de M. de Necker, qui aurait longtemps joui des prérogatives attachées à un nom distingué, et qui laisserait sa femme dans la misère lorsqu'il vivrait dans l'abondance, serait-il un homme avec lequel on pourrait faire société." (1)

C'est à cette époque que l'amour, vrai ou faux, de Mme de Staël, se change en une bonne haine voisine du délire. Cette haine chez cette femme qui, poussant les sentiments à l'extrême, lui fait oublier jusqu'à l'amour de sa patrie, puisqu'elle écrit dans ses *Dix années d'exil*, p. 21 : "Pendant l'expédition de Marengo, je souhaitais que Bonaparte fat batta."

Et c'est d'un écrivain nourri de tels sentiments que l'on veut nous forcer d'accepter un jugement impartial sur Napoléon !

"L'empereur devait se venger du dépit de cette femme par un silence "dédaigneux ; en l'exilant, il a rapetissé sa gloire," tel est le langage des panégyristes les plus modérés de Mme de Staël.

Il est présumable que telle aurait été la conduite de Bonaparte si celle-ci se fut contentée de nourrir en son âme ces vœux impies contre sa propre patrie ; mais Mme de Staël—elle nous l'apprend elle-même dans l'ouvrage précité—entama la lutte avec le premier consul en se mettant à la tête des mécontents et en faisant de son salon le foyer de tous les complots. Bonaparte sévit alors, mais avec une mansuétude bien loin des rigueurs qu'on lui a reprochées. "Il lui notifia de s'éloigner de quarante lieues de Paris, à Dijon, si cela lui était agréable, lui faisant même dire qu'il dépendait de sa sagesse, à elle, de voir cette mesure promptement rapportée."

Ce dernier témoignage ne peut nous être suspect, puisqu'il nous vient de Mme Récamier, la grande amie de Mme de Staël. (2)

Celle-ci n'en fut pas plus sage ; elle brava la défense du Premier Consul, revint à Paris continuer ses intrigues.

"Cette femme, écrit Napoléon à Cambacérès, en mars 1807, continue son métier d'intrigante. Elle s'est rapprochée de Paris malgré mes ordres. C'est une véritable peste. Mon intention est que vous en parliez au ministre, car je me verrai forcé de la faire enlever par la gendarmerie."

Et quelques jours après, 18 avril et 3 mai, il écrit à Fouché :

"Je vois avec plaisir que je n'entends plus parler de Mme de Staël. Quand je m'en occupe, c'est que j'ai des faits devant moi. Cette femme est un vrai corbeau ; elle croyait déjà la tempête arrivée et se repaissait d'intrigues et de folies. Qu'elle aille dans son Léman. Les Gênois ne nous ont-ils donc pas fait assez de mal ?..."

"J'espère enfin que vous n'avez plus la faiblesse de remettre sans cesse en scène Mme de Staël. Puisque j'entends qu'elle ne doit plus sortir du Léman (département français), c'est une affaire finie. Je la laisse d'ailleurs maîtresse d'aller à l'étranger, et elle est fort maîtresse d'y faire autant de libelle qu'il lui plaira..."

Trois jours après, il écrit encore à Fouché :

"Mme de Staël était les 24, 25, 26, 27, 28 et probablement est encore à Paris... Je ne crois pas qu'elle soit à Paris sans votre permission... Il est bien ridicule qu'on me fasse renouveler un acte aussi simple. Si l'on n'avait pas rempli d'illusions la tête de Mme de Staël, tout ce tripotage n'aurait pas eu lieu... C'est accroître les malheurs de cette femme et l'exposer à des scènes désagréables."

Et plus loin :

"Cette folle de Mme de Staël m'a écrit une lettre de six pages, qui est un baragouin où j'ai

(1) *Mémoires du roi Joseph*, t. I, p. 190.

(2) Mme Récamier, *Les amis de ma jeunesse*, p. 17.

(1). Albert Sorel, *Mme de Staël*, p. 62.

trouvé beaucoup de prétention et peu de bon sens... Je vous répète que c'est tourmenter injustement cette femme que de lui laisser l'espoir de demeurer à Paris. Si je vous donnais les détails de tout ce qu'elle a fait à sa campagne (Montmorency) depuis deux mois qu'elle y demeurait, vous en seriez étonné." (1)

Ne l'oublions pas, Napoléon était chef d'état et comme tel, il avait le droit de défendre que l'on se mêlât de politique pour conspirer. Ajoutons que, quant à sa personne, il avait bien aussi le droit d'en disposer. C'est ici le lieu de dire avec A. Lévy, dans son *Napoléon intime* : "Sapotez Louis XIV indifférent et Mme de Maintenon voulant s'introduire de vive force dans son cœur ; que pensez-vous qu'aurait fait le grand roi ?"

De cet humble étude, il ressort que l'on est en droit d'abandonner, en ce qui concerne Mme de Staël, cette légende de femme persécutée mise en honneur par Villemain, Philarette Chasle et autres et de se demander lequel des deux a joué le rôle de persécuteur, d'elle ou de Napoléon ?

Da reste, y eût-il beaucoup de vrai dans cette légende, tout un système de persécution organisé contre cette femme, j'avoue que j'en serais peu touché et en voici la raison : Pour s'apitoyer sur le sort d'une personne, encore faut-il que cette personne soit digne d'intérêt ; or, Mme de Staël, mauvaise épouse et mauvaise mère ; Mme de Staël se faisait la courtière des coalitions contre la France, sa patrie ; Mme de Staël—c'est elle même qui le raconte avec force détails dans son ouvrage : *Dix ans d'exil*—Mme de Staël, disais-je, parcourant l'Angleterre, la Russie, la Prusse, la Suède pour susciter des ennemis à son pays, pour préparer l'écrasement de sa patrie, n'excite en moi aucune sympathie et je vois dans sa conduite la justification des mesures prises à son égard par Napoléon.

Edm. Rousseau

UNE ÉPREUVE



ÈRE, je t'assure que je ne veux pas encore me marier, dit Antoinette à Mme Odiot ; je suis si bien auprès de toi ; aurai-je le même calme, le même bien être, en changeant d'intérieur et de foyer ?... J'en doute !... Non, non,

vois-tu, j'ai bien le temps ;... pense donc, je suis fort jeune encore... je n'ai que dix-huit ans !... Je me trouve très honorée de la recherche de M. le baron de Mérillac... mais je te le répète, je refuse.

—Ma chère enfant, répliqua Mme Odiot, tu dois réfléchir, tu dois penser que je puis venir à te manquer ; l'an ou l'autre jour, car, tu le sais, je suis très souffrante depuis longtemps et il faut peu de chose pour m'enlever tout à coup. Tu te trouverais, alors, sans soutien, puisque tu n'as plus ton père... Le mari est le soutien naturel d'une jeune fille, après ses parents... Le baron de Mérillac est un jeune homme très distingué ; c'est un parti superbe qui ne se représentera probablement jamais. Il est immensément riche, il est titré et fils unique de parents charmants dont tu serais choyée, adulée, comme si tu étais leur propre enfant... Ce serait vraiment folie que de persister dans un refus qui n'est basé sur rien. Le baron est un cavalier élégant, il est beau, ses manières sont de bon ton... Que peux-tu désirer de plus ?

—Tu le connais donc ? demanda Antoinette surprise.

—Sans doute.

—Je ne l'ai pourtant pas vu ici.

—Non, il n'y est jamais venu. Je l'ai rencontré plusieurs fois chez Mme de Saverny, où tu ne veux pas m'accompagner, sous prétexte qu'elle te déplaît, et c'est Mme de Saverny qui m'a parlé du

baron de Mérillac comme étant un parti exceptionnel qui nous conviendrait sur tous les points.

—J'aimerais encore moins, maintenant, Mme de Saverny !... De quoi se mêle-t-elle ? répliqua Antoinette avec mauvaise humeur ; si elle veut à tout prix placer M. de Mérillac, qu'elle le prenne elle-même pour mari, puisqu'elle est veuve.

—Tu es folle, ma bonne chérie ; M. de Mérillac à vingt-cinq ans, et Mme de Saverny en a cinquante... elle pourrait être sa mère,

—Mon Dieu, ça s'est vu des mariages comme ceux-là !

—Te voilà en colère !... On pourrait réellement croire que tu as une autre raison que celle que tu donnes pour repousser, avec cette furia, M. de Mérillac.

—Un autre raison ! balbutia Antoinette en baissant les yeux, tandis qu'un léger incarnat lui montait aux joues.

Mme Odiot la regarda en souriant.

Quelques instants s'écoulerent.

Antoinette s'était remise à sa broderie et, sentant sans doute que le regard de sa mère l'enveloppait, elle se leva soudainement pour aller se mettre au piano.

Mme Odiot l'arrêta en chemin.

—Tranchons complètement la question, lui dit-elle, afin de n'y plus revenir. C'est bien parce que tu ne veux pas te marier, n'est-ce pas, que tu refuses M. de Mérillac ?

—Mais oui... maman, fit Antoinette d'une voix mal assurée.

—De sorte que si n'importe quel autre parti se présentait, d'avance, et sans te demander ton avis, je refaiserais.

—Oh ! je ne dis pas cela... plus tard... peut-être... quand je serai une vieille fille... et si le prétendant me convenait...

—Soit ! Parlons d'autre chose !... Il y a quel ques jours que nous n'avons eu la visite de Gaston, ton cousin, dit Mme Odiot, mon cher neveu est, sans doute, livré tout entier à sa peinture. Il doit cependant, avoir terminé le paysage dont il a pris les croquis vers les limites de cette propriété ! Tu ne l'as pas rencontré, toi, non plus, n'est-ce pas à l'entrée du petit bois, puisque tu ne m'en à pas parlé ?

—Non ;... maman... fit Antoinette avec un peu d'embarras.

—Quel site croquait-il donc déjà ?... Est-ce l'un de ceux que nous n'avons de notre côté, ou du côté de la propriété de mon frère ?... Les deux propriétés se touchent, les sentiers se confondent... moi-même, je m'y trompe quelquefois... je me crois chez moi en y regardant bien, tout à coup, je m'aperçois que je suis chez ton oncle... Nous irons ensemble tantôt voir de ce côté et nous visiterons mon frère qui était dernièrement un peu indisposé ; c'est peut-être ce qui retient Gaston au château.

—Oh ! non, maman, mon oncle se porte bien. —Ah ! tu as eu de ses nouvelles ?

Antoinette, surprise par la réponse trop vive qui lui avait échappé, se mordit les lèvres et ajouta :

—C'est le jardinier qui me l'a dit.

Mme Odiot, parut ne pas s'apercevoir de l'attitude de sa fille.

—Veux-tu venir avec moi, je vais de ce pas chez mon frère ?... Comme il est ton tuteur, il faut que je lui fasse part de ta détermination au sujet de M. de Mérillac ; car il était prévenu de ce qui se passait.

—Ah ! mon oncle savait...

—Oui.

—Et il approuvait...

—Oui...

—Alors, Gaston sait aussi que ce baron me recherche... que l'on doit me le proposer...

—Peut-être.

—Comment ne m'en a-t-il rien dit ?

—Paisque tu ne l'as pas vu.

—Mais si !... Mais non !... C'est juste ! fit Antoinette perdant la tête dans l'imbricatio de ces petites mensonges dont elle n'avait pas l'habitude.

—Allons, viens-tu.

Mme Odiot se retourna pour rire sous cape.

—Ma présence est-elle bien nécessaire ?

demanda la jeune fille.

Pais :

—Je crois que, moi absente, vous causerez plus à votre aise, mon oncle et toi... ensuite, tu comprends bien que mon oncle me questionnera et... je ne saurai que répondre...

—Tu lui répondras ce que tu m'as répondu... c'est si naturel...

—On dirait que tu te moques de moi, maman, reprit Antoinette toute pensée.

—Mais pas du tout !... N'est-il pas naturel que tu refuses un parti fort convenable et agréé par ta mère et ton tuteur, pour une raison aussi plausible : tu ne veux pas te marier... Mais nous voici revenues sur ce sujet, alors qu'il était entendu que nous n'en parlerions plus... Je te ferai remarquer que ce n'est pas moi qui l'ai remis en jeu...

—Ah ! tiens, maman... tu me fais pleurer. Antoinette éclata en sanglots et se jeta au cou de sa mère.

—Pourquoi pleurer, ma mignonne, il n'y a pourtant aucun sujet de larmes dans notre conversation.

A ce moment, la femme de chambre entra, annonçant :

—Monsieur le baron de Mérillac et son fils.

Puis, elle se retira.

Antoinette sursauta et allait s'esquiver, quand apparurent sur le seuil de la porte son oncle et Gaston.

Elle demeura ébahie, sur place, et les examinant :

—Qu'est-ce que ça veut dire ? balbutia-t-elle, se tournant alors vers sa mère.

—Demande-le à ton oncle et à Gaston lui-même, répondit Mme Odiot.

—Ça veut dire, fit M. Lambert, très sérieux, que je viens, comme tuteur te demander en mariage pour M. le baron de Mérillac...

—Mais... l'annonce que vient de faire Justine ? interrompit Antoinette qui ne comprenait pas comment le baron de Mérillac et son père ne se présentaient pas, et comment, puisqu'ils se trouvaient, sans doute, dans la pièce voisine, c'était son oncle qui faisait la demande.

Ses regards interrogateurs allaient de sa mère à M. Lambert et à Gaston.

Ce dernier, quoique souriant, paraissait néanmoins quelque peu inquiet.

Antoinette avait séché ses larmes ; mais ses paupières rougies en gardaient encore les traces. Gaston le remarqua.

—Tu as pleuré, Antoinette ? ne put-il s'empêcher de lui demander, tandis que M. Lambert et Mme Odiot s'étaient tenus à l'écart et causaient à voix basse.

—Oui, répondit la jeune fille à son cousin.

—Pourquoi ?

—Je ne peux pas le dire.

—Ah !

—Eh bien, Antoinette, intervient M. Lambert, tu ne me réponds rien ?

—Maman m'a déjà parlé de ce Monsieur, mon oncle... et...

—Et ?... interrogea le père de Gaston.

—Et... reprit Antoinette, tournant entre ses doigts une aiguillée de laine qu'elle avait gardé

—Eh bien, reprit M. Lambert, c'est donc si difficile à dire ?

Gaston fit un pas vers la jeune fille, comme pour l'encourager.

—Dis, maman... dis ce que je t'ai répondu, à toi ! murmura la pauvre enfant que l'attitude de Gaston mettait à la torture.

—Eh bien, fit Mme Odiot échangeant un regard d'intelligence avec son frère, ma fille ne veut pas se marier.

Gaston fit un second pas vers Antoinette et, saisissant sa main :

—Pas même avec moi ? demanda-t-il, visiblement anxieux.

—Avec toi ? s'écria la jeune fille rougissant et pâlisant tour à tour ?

—Oui avec moi... car je t'aime, entends-tu ? Écoute, je ne veux pas te faire souffrir plus longtemps...

—Oh ! les enfants ils ne savent pas se taire ! interrompit Mme Odiot.

—J'en étais bien sûr ! répliqua M. Lambert.

(1) Correspondance de Napoléon Ier, t. XV, p. 203.

—Mais enfin, expliquez-moi... fit Antoinette, s'adressant des yeux à tous.

—T'expliquer... c'est bien facile, reprit Gaston. Il m'a semblé deviner ton amour pour moi... je l'ai dit à mon père en lui avouant le mien... alors, il s'est entendu avec ma tante, afin de t'éprouver et de s'assurer si ton amour était assez fort pour résister à la tentative que ferait auprès de toi un prétendant plus riche et titré.

—Oh !... Gaston !... Et tu as trempé dans le piège ?

—Oai, petite cousine, car moi aussi je voulais être bien sûr d'être aimé pour moi-même... Maintenant, je sais... je ne puis plus douter... n'est-ce pas ?... Tu veux bien être ma femme ?...

—Mais elle n'a pas dit cela ! fit malicieusement Mme Odiot sans laisser à sa fille le temps de répondre, et faisant de grands efforts pour rester sérieuse.

—Mais si, maman, s'écria Antoinette, avec une naïveté charmante.

—Ah ! Antoinette !... Antoinette !... Merci ! ma chère petite cousine, fit Gaston, fou de joie.

La jeune fille s'était élancée au cou de sa mère et l'embrassait de tout son cœur.

—Méchante ! murmurait elle dans un baiser.

—Tu pleures encore ? demanda Mme Odiot heureuse.

—Oh non, chère petite mère, je ris !

Et, tournant son visage tout rayonnant vers son oncle et son cousin, elle mit sa main dans celle de Gaston qui lui tendait la sienne.

RENÉ SCSTA.

LE COIN DES ENFANTS

PRIÈRE REMISE

Un matin, Yvonne, grande fille de trois ans, entre précipitamment dans la chambre de sa mère en s'écriant :

—Oh ! maman ! maman ! z'a pas p'ié mon 'côt zéjus à matin ! z'a pas fait' ma prière !... Mais, laisse faire ! laisse faire, reprit-elle vivement, ze la fera demain.

RÉGIS ROY.

LE BRIGAND

Un brigand, son fusil chargé, s'était caché dans les broussailles pour gaster un riche marchand de b'é. Celui-ci arriva ayant autour du corps une lourde ceinture d'argent. Le brigand arma son fusil, et, afin de mieux ajuster son coup, mit genou en terre ; mais ce genou posa sur un serpent caché sous les feuilles sèches dont le sol était couvert. Le serpent furieux se dresse, s'élance sur lui avec rage, et le coup de fusil manqua.

Au bruit de la détonation et aux cris lamentables du brigand, le marchand de grains s'approcha ; il vit avec horreur ce malheureux étendu par terre, et le serpent entortillé autour de son bras et de son corps qui lui faisait de nombreuses morsures.

Dès que le brigand aperçut le marchand, il s'écria d'une voix douloureuse :

—Ah ! j'ai mérité mon malheur ; au moment où je voulais t'arracher la vie, je trouve moi-même une mort terrible."

Souvent du Dieu vengeur le courroux légitime
A puni le coupable au moment de son crime.

HISTOIRE DE MA GRAND'MÈRE

Depuis un mois, j'avais atteint ma cinquième année. Je me croyais déjà un homme. J'avais alors une de ces bonnes grand'mères comme on en trouve souvent dans nos bonnes familles canadiennes, et je la faisais bien souffrir, comme le font aujourd'hui tant d'autres gamins du même âge.

La bonne grande-mère, cependant, me pardonnait assez facilement ces espiègleries d'enfant dès

que je lui promettais d'être meilleur, et souvent même le pardon n'attendait pas cette promesse.

A sa demande, mes parents avaient décidé de m'envoyer à l'école. Inutile de dire que bien que le plus petit, j'étais tout aussi dissipé que mes grands confrères.

J'aimais alors, j'aime encore à entendre conter des contes, fables, etc. Pour me récompenser lorsque j'avais été sage, ma bonne grand'mère ne manquait pas de m'en dire quelques-unes.

Le lecteur indulgent voudra bien me pardonner de lui en raconter une. Si elle l'intéresse, il en fera son profit ; si elle l'ennuie, il lui sera très facile de passer par dessus.

LES DEUX ARBRES

Un jardinier cultivait deux arbres dans son jardin. L'un, exposé sans cesse aux rayons bienfaisants du soleil, poussait au loin des rameaux magnifiques, mais jamais aucun fruit n'était venu consoler le jardinier de ses labeurs. L'autre, au contraire, poussait à l'ombre du premier et ne recevant que peu des rayons du soleil, donnait des fruits succulents.

—Pourquoi, se disait-il en lui-même, mon maître ne me met-il pas à la place de cet arbre inutile qui ne donne jamais aucun fruit ? Si j'étais comme lui favorisé d'air et de lumière, que de beaux fruits je produirais !

Le jardinier, passant par là, entendit un jour la plainte de l'arbre fertile et résolut de se rendre à ses désirs.

Prenant donc la cognée, il abattit l'arbre stérile, et les rayons bienfaisants du soleil arrivèrent ainsi directement à l'arbre fertile. Mais il s'ensuivit une chose que celui-ci n'avait pas prévu. Etant né et ayant grandi dans l'ombre, il ne put soutenir l'éclat de ces rayons bienfaisants après lesquels il soupirait tant.

Bientôt, sous l'ardeur du soleil éclatant, ses feuilles se fanèrent et tombèrent une à une, et de cet arbre aux fruits succulents, il ne resta plus que les branches desséchées.

MORALE.—Ne soyons pas envieux. Bien des gens se croient appelés à occuper des places pour lesquels ils ne sont pas nés. On critique un tel et un tel occupant une position quelconque, sans se rendre compte de ce qu'on ferait soi-même si l'on était à leur place.

Après les rois les princes.

Au jardinier son jardin.—D. N. LANDRY.

Saint-Jean, P. Q.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Oufs durs.—Faites bouillir les œufs huit minutes, puis arrosez-les d'eau froide, la coquille se détachera ainsi plus facilement ; servez-les avec la salade ou avec une sauce lyonnaise, matelote, blanche ou sur une purée d'oseille ou de chicorée.

Côtelettes de porcs grillées, sauce piquante.—Trempez les côtelettes dans un peu de beurre fondu et aussitôt dans la mie de pain, faites-les griller à feu doux un quart d'heure pour les deux côtés ; servez dessous une sauce piquante.

Croquignoles.—Prenez un quarteron de sucre en poudre (vanillé si l'on veut), deux blancs d'œufs. Battez le tout ensemble jusqu'à la consistance de pâte épaisse pouvant être placée sur du papier sans couleur. Prenez cette pâte et formez-en, sur une feuille de papier blanc, de petits tas moins gros que ne seraient des macarons. Mettez dans un four de chaleur douce et laissez les jusqu'à ce que l'on puisse, en en cassant une, s'assurer que l'intérieur est bien sec. Retirez du four, laissez refroidir, gardez-les dans un endroit très sec. On peut les conserver très longtemps.

Vous pourrez acheter chez G. A. & W. Dumont, libraires, (1826, rue Sainte-Catherine), toutes les sortes de livres de piété et de littérature, statuettes, objets de piété, papeterie, articles de bureau, classiques. Le choix y est toujours considérable.



INCIDENTS PENDANT LE BAZAR A SAINTE-CUNÉGONDE

CHOSSES ET AUTRES

—A l'île du Prince-Edouard, les colporteurs ont à payer une patente locale de \$1 par jour.

—Les oracles de la cordonnerie annoncent que les chaussures du printemps seront l'an prochain, plus ornées qu'elles ne l'ont jamais été.

—A la cour de l'empereur de Russie, le cuisinier en chef a le rang de gentilhomme et porte l'épée. Cette position est occupée actuellement par un Alsacien du nom de Krantz, qui reçoit un salaire de \$35,000 par an.

—Le célèbre navigateur Sir Walter Raleigh fut le premier blanc qui se servit d'acajou. En l'an 1595, se trouvant à l'île Trinidad, il fit radouber son bâtiment avec des planches de ce bois. C'est ainsi que l'acajou entra dans le commerce des nations d'Europe.

—Peu importe ce qu'un homme gagne ; l'essentiel, c'est qu'il économise. Celui qui gagne \$400 par an et qui économise \$25 sur cette somme, se trouve à la fin de l'année, dans de meilleures conditions que celui qui, gagnant \$500, les dépenses toutes.

—Comédie-farce au Théâtre Royal, cette semaine. *The Trolley System* sera donné pour la première fois à Montréal. C'est une comédie légère en un acte qu'on a appréciée à l'Empire Théâtre de Philadelphie et dont le *Star* de la grande ville américaine fait les plus grands éloges. Un des acteurs qui ont déjà gagné les suffrages des habitués est bien M. Robert Garnella qui remplira un des premiers rôles. Il sera secondé par son frère, M. Richard Garnella. Ces deux acteurs sont des gymnastes prodigieux.

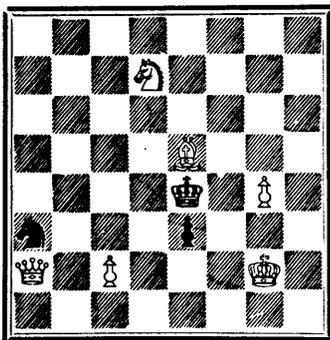
CABINET DENTAIRE

Il nous fait plaisir d'apprendre à nos lecteurs que M. Amédée Danais a ouvert un cabinet dentaire au No 123 rue Saint-Laurent, entre Lagauchetière et Dorchester. M. Danais suivi ses cours dans un des meilleurs établissements de dentisterie et l'expérience qu'il a acquise lui permet de pouvoir donner pleine et entière satisfaction à ceux qui voudraient bien lui rendre une visite à son nouvel établissement. Nous lui souhaitons plein succès.

LES ECHECS

PROBLEME No 172

Composé par M. N. Maxinow
Noirs.—3 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 171

Noirs Blancs
1 R 8 C 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un œil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie ; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai ressenti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant." — C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 26 novembre.
Lundi, MME L'ARCHIDUC, opéra en trois actes. Marietta, Mme Bouit ; l'archiduc, M. Giraud.

Mardi, MIGNON, l'œuvre immortelle d'Ambroise Thomas, avec deux premières chanteuses.

Mercredi, LES DEUX SOURDS, comédie en un acte, et LE PROCES VEURADIEUX, comédie en trois actes. Mmes Géraizer, Giraud et Berthal ; MM. Fétis, Giraud et Milo.

Jeudi (soirée de gala), vendredi et samedi soirs, BARBE BLEUE, opéra-bouffe en quatre actes de J. Offenbach. Une grande nouveauté avec une forte distribution. Mmes Degoyon, Géraizer et Miler ; MM. Bouit, Giraud, Milo et Fétis.

Samedi en matinée, LES MOUSQUETAIRES, opéra comique en trois actes. Simone, Mme Degoyon.

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

Banque Ville-Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de TROIS POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principal de la banque, le et après Samedi, le 1er décembre prochain. Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre, ces deux jours inclusivement. Par ordre du bureau de direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 58

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après samedi le 1er DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre prochain, inclusivement. Par ordre du bureau de direction.

A. DEMARTIGNY, Dir.-Gérant.

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Menuet.....G. Jacobi
- La pluie de roses, impromptu.....C. Källing
- Mignonnette, chanson.....G. Bachman
- Belles de nuit, valse.....Franz Hitz
- Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
- A toi mon cœur.....Albert Jourzman
- Je pense à toi, romance.....Edm. Abesser
- Caprice Louis XV.....Jules Vasseur
- Jeu d'esprit, polka.....Emile Walteufel
- Tout ou rien, polka.....Emile Walteufel
- Rêve après le bal.....Ed Broustedt
- Bébé.....Emile Walteufel
- Simple aveu, romance sans paroles.....Thomé
- Petite valse.....A. Luigini-Bosquet
- Gavotte pour piano.....F.-M. de Mol
- Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
- Loin du pays, polka.....Théophile Mahy
- Loin du bal.....Ernest Gillet
- Secret de jeune fille, madrigal.....A. d'Hænen
- La Tosca, valse.....Laurence Rogert
- Les dominos bleus, polka.....E. F.
- Invitation à la gavotte.....E. Walteufel
- Pavlova.....L. Grandjean
- Pastorale.....G. Bachman
- Sur le lac.....Otto Hegner
- Pas de matelots.....G. P. Ritter
- 2e valse de concert.....Benjamin Godard
- Les plus beaux yeux, polka.....G. Michiels
- Ivresses du bal, valse.....Emile Favre
- La Zamaeneca, danse nationale du Chili.....Th. Ritter
- La Zingara, danse hongroise.....G. Bohm
- Un rêve de bonheur, idylle pour piano.....H. Alberti
- Berceuse (violin).....Alfred Désève
- Ninuetto.....Gaston Lemaire
- La rose sauvage.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Après de ma Mie.....C. Chaminade
- L'utilité d'un évantail, chansonnette.....Mme Emile Perronnet
- Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....Lucien Collin
- La fille du pêcheur.....Ludolf Wa dman
- Abandon.....Gred. Gumbert
- Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
- La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
- Sonnet de voiture.....J. Duprado
- La dernière feuille.....Antony Choudens
- Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
- Dis-moi de son cœur la pensée, de l'Opéra-comique "l'Amour médecin".....F. Poise
- Cœur de femme.....F. du Suppré
- Viens, les gazons sont verts.....Ch Gounod
- Nuits d'Espagne.....J. Massenet
- Chanson de "Vertiguettes," du "Serment d'amour".....Audam
- Le pays des rêves, val. chantée.....E. Lavigne
- Mélancolie du soir.....George Weiler
- Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
- Venise Dort, barcarolle.....Alfred d'Hack
- Polyeucte, invitation à Vasta.....Chs Gounod
- Le sais-tu ?.....J. Massenet
- Pluie d'été.....Lorenzo Prince
- La gitana.....A. d'Hack
- Dors amis.....J. Massenet
- Sous l'ombrage, val. chantée.....Ch. Godfrey
- Toute la vie, val. chantée.....J. B. Wekedlin
- Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H.-P. Danks
- Si j'étais oiseau.....Ferd. Hiller
- Charité (hymne).....J. Faure
- La Toussaint (lég alsacienne).....P. Lacomme
- Vieille chans., tirée de Boccace.....F. VonSupp
- Aimons-nous, sérénade.....Jules Uzès
- Chanson de Nanon.....Richard Genée
- Pour un oiseau.....M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTRÉAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a detective for any purpose, write to Chas. Ainge, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 96 1/2 N. Market St., Indianapolis, Ind. * * * * *

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Elles étaient grandes, les perplexités du sculpteur sur bois.

Pour lui, son fils n'aurait jamais dû songer à se marier.

Mais voilà, on rencontre une belle fille au bord d'une rivière, on a le désir de faire son portrait, on la regarde beaucoup pour des fins traits, saisir la ressemblance, on éprouve fatalement la fascination du regard ; une communication mystérieuse s'établit entre l'artiste et son modèle, des flâmes passent, et l'amour vient des deux côtés.

Oh ! l'amour, l'amour !

Lebrun s'arrêta devant son fils qui s'était levé et l'avait suivi dans sa promenade autour de l'atelier d'un air inquiet.

— As-tu fait part de tes intentions à ta mère ? demanda-t-il.

— Oui, mon père.

— Ainsi, fit Lebrun avec amertume, ce n'est pas à moi que tu as voulu parler d'abord d'une chose aussi importante ?

— Pardonnez-moi, mon père ; mais ma mère m'a interrogé et, ne voulant pas mentir, j'ai répondu à ses questions.

Le sculpteur resta un instant silencieux.

— Approuve-t-elle ton choix ? reprit-il.

— Oui, mon père.

— Ah !

— Et elle m'a vivement engagé à ne plus tarder à vous parler de mon amour.

Il y eut un nouveau silence.

— Ta mère sait-elle que Mlle Georgette n'a pas de famille, reprit le père, sait-elle qu'elle n'a pour dot que sa jeunesse et sa beauté ?

— Je n'ai rien caché à ma mère.

— Et elle n'a pas fait d'objections ?

— Aucune.

— C'est étrange ? Elle n'est donc plus la femme vénale que j'ai connue, jamais désintéressée, jamais généreuse, sacrifiant tout à ses plaisirs, n'aimant que le luxe, incapable de penser que le bonheur peut exister sans la richesse ?

— Oh ! comme vous la jugez mal !

— Que veux-tu que je dise ? Soit, elle n'est plus la même femme.

— Oui, mon père.

— Et pourtant...

Lebrun se remit à marcher dans l'atelier tout pensif.

— Je ne comprends pas, se disait-il, non, je ne comprends pas. Le visage change, les cheveux blanchissent, les idées se modifient, les ardeurs se calment, mais la nature reste toujours la même. Enfin, nous verrons bien.

Il se rapprocha de son fils, lui prit les mains et le regarda longuement.

— Ainsi, tu es bien décidé, dit-il, pendant que ses yeux s'humectaient de larmes, tu veux te marier ?

— Mon père, vous serez heureux du bonheur de votre fils.

— Ah ! j'espère bien que tu seras plus heureux que ne l'a été ton père. Mais s'il devait en être autrement, si quelque chose m'en avertissait, jamais je ne consentirais à ton mariage, que ce soit avec Georgette ou une autre jeune fille.

Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir combien elles étaient horribles les souffrances que j'ai endurées ! Si tu n'avais pas été là pour arrêter mon bras, je me serais brûlé la cervelle. Et s'il arrivait un malheur pareil au mien, le coup serait si rude, si terrible pour ma vieillesse qu'il me tuerait, ou moi-même je me donnerais la mort. Ah ! maintenant, tu dois comprendre mes alarmes.

— Mon père, je ne vois plus qu'un moyen de vous rassurer.

— Lequel ?

— Allez à Montlhéry, mon père, voyez Georgette et causez seulement quelques instants avec elle.

— Eh bien, oui, Paul, j'irai à Montlhéry.

— Quand ?

— Rien ne presse, dans quelques jours.

— Ah ! je suis bien tranquille allez, mon père, car je suis sûr que Georgette aura vite gagné sa cause. Vous aurez deux enfants pour vous aimer, mon père.

— J'aimerais aussi ta femme, moi, autant que je t'aime, si elle te rend heureux.

Paul se jeta dans les bras de son père.

— Oh ! comme vous êtes bon, comme vous êtes bon ! murmura-t-il en l'embrassant.

— On est toujours bon quand on aime.

— Ah ! maintenant, s'écria le jeune artiste, comme je vais travailler avec courage et avec plaisir ! Il faut, je veux que des chefs-d'œuvre sortent de mes mains !

Lebrun sourit de l'enthousiasme de son fils et il prononça tout bas, en laissant échapper un long soupir :

— C'est ainsi que j'étais autrefois.

Pour Paul, le résultat de la visite de son père à Montlhéry n'était pas

douteux ; il lui suffirait de voir et d'entendre Georgette pour sentir se dissiper toutes ses craintes.

Il le voyait déjà de retour, portant sur son visage l'empreinte d'une satisfaction complète et lui disant avec son bon sourire paternel :

— Tu avais raison, mon ami, Georgette est digne de ton amour.

XVII — BRULÉS

Forestier n'avait pas reparu chez Mme Prudence depuis que, d'un ton impératif et ayant la menace dans le regard et l'attitude, il avait exigé qu'elle lui remit cinq cents francs.

La marchande à la toilette ne connaissait pas la vie de Forestier ; elle savait qu'il était une franche canaille, que son existence avait toujours été celle d'un aventurier, mais elle ignorait qu'il fût un joueur incorrigible, que c'était le jeu surtout qui l'avait perdu et que peut-être, sans la passion du jeu, il n'aurait pas descendu un à un tous les degrés de l'abjection. De chute en chute, le misérable devait fatalement rouler jusqu'au fond de l'abîme.

Mme Prudence n'avait pu deviner l'emploi que Forestier voulait faire de son argent ; en réalité, cela lui importait peu. Cependant elle avait pensé que, manquant de tout, réduit à l'extrême misère, il s'achèterait les choses urgentes dont il avait besoin, et elle s'était dit : " C'est bien," et elle espérait qu'il se montrerait à l'avenir moins exigeant.

Ce n'est pas cinq cents francs, mais mille et même deux mille francs que Forestier aurait dû mandés à son alliée si, étant sorti décavé du tripot de Mme Conway, la belle Américaine, il avait jugé que cette somme lui fût nécessaire pour se " refaire." Mais il s'était dit que cinq cents francs pouvaient lui suffire ; que, d'ailleurs, il ne devait pas trop abuser de Mme Prudence—il ne la savait pas aussi riche qu'elle l'était—et se la tenir prudemment en réserve.

Il était toujours sûr d'avoir là, comme on dit, sa poire pour la soif.

Pour le monde interlope qu'il allait fréquenter, qui n'était même pas le demi-monde, il n'était plus ni Edouard, Forestier le repris de justice, ni Alexis Pontois, mais l'élégant Louis de Fabrège.

N'importe à quel prix, c'est à dire n'importe par quels moyens, il fallait jeter de l'éclat, de la poudre aux yeux, afin de porter comme il convenait ce nom ronflant que le faux baron de Lormier lui avait donné.

Il avait le jeu et comptait sur le jeu, se promettant bien d'être dorénavant plus maître de lui, ce qui voulait dire être plus habile à faire passer dans son jeu les cartes gagnantes.

Il était tout fier de sa nouvelle incarnation ; il la prenait si bien au sérieux que, par instants, il se figurait qu'il était réellement M. Louis de Fabrège.

Devenu vaniteux depuis qu'il s'était dépouillé de ses haillons, il regrettait que son ami Gandon ne l'eût pas présenté dans le salon de Mme Conway avec le titre de comte ; le simple " de " lui paraissait mesquin. Après tout, il pouvait bien se donner du " comte " quand l'occasion s'en présentait.

Avec ses vingt-cinq louis il s'empressa, comme bien on pense, de retourner chez Mme Conway.

Ce soir-là, la société était très nombreuse ; le grand salon était plein et les deux salles de jeu bondées. Un essaim de jeunes filles, à ne savoir laquelle était la plus jolie, avait conservé le plus de fraîcheur, se disputant le sceptre de la beauté ; de jeunes gens, évidemment des fils de famille s'amusaient dans le grand salon, au milieu des éclats de rire, et jouaient aux jeux innocents.

Mais c'était autrement qu'on jouait dans les deux pièces à côté ; on y jouait un jeu d'enfer, et de Fabrège se grisait au bruit des pièces d'or qui tombaient sur les tables, grésillant les unes sur les autres.

Le faux baron de Lormier et l'Espagnol don José étaient là. C'était de bon augure pour de Fabrège. Il remarqua, non sans un peu d'étonnement, que son ancien ami était au mieux avec l'Espagnol, ce qu'il n'avait pu soupçonner quelques jours auparavant, quand Gandon lui avait esquissé, à grands traits, l'existence quelque peu énigmatique de don Antonio de Villina à Paris.

Mais on se lie si aisément dans un certain monde et on y arrive si vite à la grande intimité !

Forestier le savait très bien ; il n'en fut pas moins très agréablement surpris quand après avoir serré la main de son ami, don José s'écria :

— Ah ! c'est monsieur de Fabrège ; bonsoir, chez monsieur de Fabrège, enchanté de vous revoir.

Et, gracieusement l'Espagnol tendit à de Fabrège sa main si habile à remuer les cartes.

Entre les deux hommes la glace était rompue.

Le Français ne pensa point que l'Espagnol avait été complètement édifié sur son compte par son bon ami Gandon.

On s'entend à merveille entre misérables, et ce fut don José qui proposa à de Fabrège de se mettre dans son jeu.

Excellente soirée : quand Forestier sortit du petit hôtel de la rue de Courcelles, il avait gagné quatre-vingts louis et, peut-être mieux encore, un ami dans l'Espagnol.

En effet, on s'était séparé en se serrant la main et en se disant :

—A demain.

On se revit le lendemain, mais on ne resta que quelques instants chez Mme Caaway ; don José emmena son nouvel ami dans un autre tripot ; il en connaissait six ou huit dans Paris qu'il se proposait de faire visiter successivement à Louis de Fabrège.

Tout Français et même Parisien qu'il était, Forestier n'était pas, à beaucoup près, initié aux mystères de la grande ville comme l'Espagnol. Les étrangers à Paris, quand ils sont bien guidés, bien dirigés, deviennent en peu de temps plus Parisiens que les véritables Parisiens.

Forestier avait bien grouillé autrefois dans certains bas fonds, mais don Antonio de Villina avait le talent et l'audace de se fourrer partout.

Il faut dire aussi que Forestier avait passé en prison ce qu'il aurait pu appeler ses plus belles années.

Possédant l'amitié d'un maître joueur, d'un grec d'Espagne de la plus belle eau, Forestier aurait pu naviguer en haute mer, mener l'existence au perbe qu'il avait toujours rêvée, celle d'un comte de Fabrège, s'il eut eu chaque soir un gain variant de vingt-cinq à cent louis. Mais ce n'était pas ainsi que l'entendait l'Espagnol : il voulait que son associé et élève pût vivre convenablement et faire assez bonne figure, mais pas au delà.

Aussi, après deux ou trois jours de chance, il s'arrangeait pour amener la déveine : il ne lui déplaisait pas que de Fabrège n'eût plus que quelques louis dans sa poche et même ne fût complètement mis à sec, sauf à lui avancer généreusement cinq ou dix louis, en attendant qu'il lui plût de le remettre à flot, mais pour faire de nouveau chavirer sa barque.

Pourquoi l'Espagnol agissait-il ainsi ? Evidemment il avait ses intentions secrètes.

Forestier, si fin et si rusé qu'il fût, ne voyait et ne soupçonnait rien. Il s'étonnait seulement de gagner si facilement, puis de perdre ensuite sans pouvoir conjurer la mauvaise chance. De sorte qu'il en était toujours à courir après la capricieuse fortune, qui lui souriait aujourd'hui pour lui tourner ironiquement le dos le lendemain.

Quand il se plaignait à don José de cette instabilité à laquelle il ne comprenait rien, celui-ci répondait avec son froid sourire :

—Voilà le jeu, mon cher, voilà le jeu ; il a ses caprices comme une jolie femme ; du reste, vous voyez moi-même, que l'on dit si heureux au jeu, j'ai mes heures de déveine.

La maison où Forestier préférait aller était celle de Mme Caaway ; il s'y trouvait mieux à son aise.

Don Antonio ne parlait jamais de ses affaires intimes à Forestier, et celui-ci n'avait garde de raconter les siennes au taciturne Espagnol.

Les gredins ont entre eux une confiance extrêmement limitée, au moins jusqu'au jour où ils ont besoin l'un de l'autre.

Cependant, si Louis de Fabrège avait ses soirées et même une partie de ses nuits bien occupées, le jour il était fort désœuvré et ne savait trop comment passer son temps. Il ne pouvait guère se promener sur les boulevards ou se montrer dans les lieux publics où il risquait d'être reconnu par quelque agent de la police de Sûreté, ce qui eût été terrible, car, —Mme Prudence ignorait cela,—il était à Paris en rupture de ban.

Il avait toujours eu le brûlant désir de savoir ce que contenaient les papiers volés par lui au Dr Villarceau, et qui étaient à présent entre les mains de la marchande à la toilette. Il savait que les papiers étaient enfermés dans le secrétaire de la brocanteuse, mais comment arriver à satisfaire sa curiosité ? Il réfléchit longuement à cela,—il en avait le temps,—et un jour il se dit :

—Je veux savoir ce qu'il y a dans ces papiers, je le saurai.

Il n'ignorait pas que Mme Prudence ne sortait presque jamais de son magasin dans la matinée ; c'était dans l'après-midi qu'elle s'absentait, quand une affaire l'appelait au dehors.

Eh bien, il profiterait du temps qu'elle emploierait à une course pour lui faire une visite, il pénétrerait dans le petit salon, ouvrirait le secrétaire, prendrait connaissance des fameux papiers, après quoi, tranquillement, il les remettrait à leur place.

Il y avait bien Elizabeth qui l'inquiétait ; mais il avait remarqué que depuis ses entretiens secrets avec Mme Prudence, la vieille demoiselle de boutique n'avait plus pour lui de mauvais regards, et même, lors de sa dernière visite, elle l'avait gratifié d'un sourire. Elle avait trouvé sans doute qu'il avait fort bonne mine étant bien vêtu. Enfin il s'arrangerait pour endormir la défiance d'Elizabeth, dût-il lui faire un doigt de cour.

—Ça réussit toujours, se dit-il en pensant à la jeune femme de chambre de Mme Delteil.

En face du magasin de Mme Prudence, il y avait un petit café. Forestier y établit son poste d'observation. Il était peu fréquenté ce café, de une heure à quatre heures de l'après-midi, et c'étaient ces heures-là qui convenaient à Forestier. Il pouvait donc choisir sa table près de la devanture et se placer de façon à avoir les yeux sur la porte du magasin de madame Prudence.

Il arrivait à une heure, se faisait servir une consommation, allumait un cigare et attendait avec la patience du chat qui guette une souris. Il se faisait servir une deuxième consommation, puis une troisième, fumait un autre cigare et s'en allait ayant à peu près la certitude que Mme Prudence ne sortirait pas.

Les patrons et le garçon du café s'étonnaient bien un peu de la longue station que cet inconnu faisait dans l'établissement ; mais il n'était ni gé-

nant, ni brayant, puisqu'il parlait à peine, et il donnait au garçon un fort pourboire. Peut-être pensaient-ils que ce nouveau client était un agent de police à la recherche de quelque malfaiteur.

Forestier eut quatre jours de pose. Mme Prudence ne sortait pas. Il enrageait.

Le cinquième jour, vers deux heures, il vit l'homme de peine de la brocanteuse arrêter un fiacre vide qui passait.

—Enfin, se dit-il, elle va sortir.

Il appela le garçon, paya sa dépense et donna le pourboire habituel.

—Monsieur s'en va déjà ? ne put s'empêcher de dire le garçon.

—Oui, j'ai un rendez-vous à deux heures et demie.

—Nous aurons le plaisir de voir monsieur demain ?

—Oui, si je ne suis pas obligé de quitter Paris ce soir.

Le garçon échangea un regard avec sa patronne.

Tous deux se disaient :

—Bien sûr, c'est un agent de police.

Forestier se tenait prêt à sortir.

La voiture était bien pour Mme Prudence, qui allait au chemin de fer Lyon faire une réclamation au sujet de marchandises qui lui étaient envoyées d'Italie et n'arrivaient pas.

Au moment de partir, elle dit à Elisabeth :

—Je n'attends personne aujourd'hui, s'il venait quelqu'un ayant à causer avec moi, vous diriez que je serai rentrée à quatre heures.

—Bien, madame. Il y a déjà quelque temps que vous n'avez pas eu la visite de l'homme au coffret ; il est bien possible qu'il vienne aujourd'hui.

—Vous lui diriez de revenir demain. Mais à quel propos me parlez-vous de lui ?

—C'est que je l'ai vu passer hier ; il est bien étonnant qu'il ne soit pas entré.

—C'est qu'il n'avait rien d'intéressant à me communiquer.

—Est-ce qu'il travaille pour madame ?

—Oui, et je crois qu'il ira bien.

—Il faut que madame Prudence compte beaucoup sur lui pour le recevoir si bien maintenant.

—C'est un homme précieux, Elisabeth.

La marchande à la toilette sortit.

Forestier la vit monter dans le fiacre, qui partit aussitôt.

Alors il s'élança hors du café, traversa la chaussée et entra dans le magasin d'objets d'art.

—Comment ! c'est vous, monsieur, fit Elisabeth ; Mme Prudence sort à l'instant, vous la manquez de deux minutes.

—Ah ! comme c'est contrariant... Mais elle ne va probablement pas tarder à rentrer.

—Pas avant deux heures ; elle va au chemin de fer de Lyon, et malgré qu'elle ait une voiture, il faut quand même du temps pour aller et revenir.

—C'est vrai, et j'ai quelque chose de très important à lui dire. Au fait, je vais lui écrire et, en même temps, j'écrirai deux autres lettres très pressées.

—Eh bien, monsieur, mettez-vous là, au bureau.

Forestier n'eut pas l'air d'avoir entendu, et tout tranquillement, se dirigea vers le fond du magasin.

Elisabeth ne crut pas devoir interdire l'entrée du petit salon à celui que sa maîtresse y recevait et appelait un instant auparavant "un homme précieux." Du reste, à ce moment, deux dames entrèrent dans la boutique pour marchander deux statuettes en marbre.

On était aux derniers jours de novembre, et le froid se faisait déjà sentir. Il y avait dans le salon, qui était aussi le cabinet de travail de la brocanteuse, un bon feu de flammes, car, avant de partir, Mme Prudence avait eu la précaution de mettre deux bûches nouvelles sur celles qui étaient à demi consumées.

Sur la table se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire. Mais Forestier était là pour autre chose. Avant de fermer la porte, il plongea son regard dans la boutique et vit Elisabeth très occupée avec les deux clientes.

Il avait réussi ! Les papiers étaient là, dans un instant ils seraient dans ses mains, il les lirait !

Son regard s'éclaira de lueurs fauves et il eut un petit rire convulsif. Il tira de sa poche un instrument d'acier, long comme la main, sorte de pince-monseigneur, et d'une main hardie, qui savait se servir de l'outil il attaqua la serrure du secrétaire.

Au même instant, le fiacre de tout à l'heure s'arrêta devant la porte du magasin. Mme Prudence sauta sur le trottoir et entra en coup de vent dans la boutique, disant :

—Je ne sais pas vraiment où j'ai la tête depuis quelque temps, j'ai oublié la lettre de mon correspondant de Florence, et la facture qui y est jointe.

—Et il a fallu que madame revienne ?

—Certainement, puisque j'en ai besoin pour ma réclamation.

—Madame Prudence, l'homme est là.

—Quel homme ?

—Vous savez bien, votre nouvel employé ; il est en train d'écrire des lettres.

La marchande à la toilette devint affreusement pâle ; elle se précipita vers le salon dans lequel elle entra brusquement, comme une folle. Forestier avait négligé de s'enfermer.

Elle vit le secrétaire ouvert et le cambrioleur debout, tenant les papiers qu'il n'avait pas encore eu le temps de tirer de leur enveloppe.

—Voleur ! voleur ! cria-t-elle d'une voix rauque, étranglée.

Le misérable, qui ne s'attendait pas à être surpris, restait immobile, comme pétrifié, les yeux fixes, démesurément ouverts.

—Volour ! voleur ! répéta Mme Prudence.

Et, poussant une sorte de cri sauvage, pareille à une panthère, elle bondit sur Forestier pour lui arracher les papiers des mains. Mais il les tenait bien. Alors entre la femme et l'homme, tous deux terribles, écumant de fureur, une lutte épouvantable s'engagea.

Forestier avait pour lui sa force masculine, il résistait aux assauts successifs et parvenait à tenir les papiers éloignés des mains de la marchande à la toilette, qui arrivait au paroxysme de la fureur, de la rage.

—Misérable ! infâme ! hurlait-elle, rends les papiers, rends-les !

—Non ! ils sont à moi autant qu'à vous.

—Lâche ! voleur ! rends les papiers, te dis-je !

—Je veux savoir ce qu'ils contiennent.

—Jamais ! jamais !

—Je veux bien vous les rendre, mais après les avoir lus.

—Non, non ! tu ne dois rien savoir, tu ne sauras rien !

Et la lutte continuait.

Tous deux étaient haletants, elle surtout, dont les yeux s'étaient injectés de sang et dont le visage s'était horriblement contracté. Ses cheveux dénoués tombaient épars sur ses épaules et son chapeau était foulé sous leurs pieds.

Elisabeth, qui venait de vendre les deux statuettes et en faisait la facture, n'entendait que des éclats de voix assourdies auxquels elle n'apportait pas grande attention, ne se doutant guère de ce qui se passait dans le petit salon.

Quant au garçon de magasin, il était occupé dans le sous-sol.

Si Forestier avait la force, bien qu'il n'eût guère que son bras droit pour se défendre, la marchande à la toilette avait l'agilité et la liberté de ses mouvements. Repoussée, elle revenait rapidement et vigoureusement à l'attaque. Se ruant sur son antagoniste comme une furie, elle parvint enfin à saisir les papiers ; alors Forestier poussa un cri de rage et ce fut lui, à son tour, qui se précipita sur Mme Prudence, comme un fauve furieux ; il l'empoigna par les cheveux et n'eut pas de peine à ressaisir les papiers auxquels la brocanteuse attachait un si grand prix, qu'elle se serait fait tuer plutôt que de les abandonner au bandit.

La lutte recommença, et si Mme Prudence n'eût pas été gantée, elle aurait labouré de ses ongles la face de Forestier et lui aurait arraché les yeux ; mais elle lui assénait sur le visage de formidables coups de poing, cherchant ainsi à l'étourdir et à lui faire lâcher prise.

Frappé sur le nez, le sang de Forestier coula ; de nouveaux coups l'aveuglèrent. A son tour, d'un coup de poing il fit reculer la femme et, avant qu'elle eût le temps de revenir sur lui, il partit d'un éclat de rire sardonique et lança les papiers dans les flammes du foyer.

Mme Prudence poussa un rugissement de lionne blessée, et comme la lionne défendant ses lionceaux, elle bondit vers la cheminée pour retirer les papiers du feu.

Il était déjà trop tard : les flammes avaient enveloppé ce nouveau et peu résistant combustible : les précieux papiers étaient brûlés.

Elle fit entendre un sourd rugissement et plus terrible encore que tout à l'heure, ayant de la férocité dans le regard, effrayante, elle se dressa en face de Forestier qui, comprenant alors seulement la bêtise qu'il venait de faire, restait immobile, les bras ballants, hébété.

Si, à ce moment, elle avait eu un couteau à la main, dans sa fureur et son affolement elle en aurait plongé la lame dans la poitrine du misérable.

—Voleur ! assassin cria-t-elle en lui mettant le poing sur la gorge.

Il était revenu de sa stupeur.

—C'est votre faute, c'est vous qui l'avez voulu, répliqua-t-il d'une voix creuse.

—Plus rien à faire ! tout est perdu ! s'exclama-t-elle avec désespoir, en se tordant les mains.

—Mais vous savez ce qui était écrit, hasarda Forestier.

Elle lui lança un regard qui le fit frissonner.

—Imbécile ! brute ! répondit-elle d'une voix sifflante, plus rien à faire, te dis-je, tout est perdu !

—Vous avez toujours la jeune fille.

—Où, et elle épousera celui qu'elle aime, celui que tu appelles un petit rapin, mais elle n'aura pas les biens de sa famille que je pouvais lui faire rendre. Mes projets sont anéantis, quand tout marchait à souhait, et ta fortune, misérable ! la fortune que je voulais te donner, elle est là, maintenant : cherche, cherchela dans les cendres !

—Si vous m'aviez dit ce que contenaient les papiers, cela ne serait pas arrivé.

Elle haussa dédaigneusement les épaules. Un sourire amer crispa ses lèvres, et la fureur s'emparant d'elle de nouveau :

—Forestier ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, haletante, en le foudroyant du regard, vous êtes un bandit, un de ces scélérats qui sont la honte de l'humanité ; écoutez ce que je vous prédis : vous finirez mal, vous mourrez forcé à la Nouvelle-Calédonie, si ce n'est pas sous le couteau de la guilotine. Ah ! comme je regrette aujourd'hui de vous avoir connu ! et comme je maudis le jour où vous êtes entré chez moi pour la première fois !

Et avec un redoublement de fureur, les yeux pleins de flammes :

—Pourquoi restez-vous ici ? Qu'est-ce que vous attendez ? De l'argent, peut-être ? Ah ! ah ! ah ! continua-t-elle avec un rire saccadé, de l'argent, il n'y en a plus ici pour vous . . . J'aurais de la pitié pour un chien galeux, je n'en ai plus pour vous ; je vous verrais crever de faim devant ma porte que je ne vous jeterais pas une croûte de pain.

Elle ouvrit toute grande la porte du salon, et d'un geste impérieux :

—Allons, reprit-elle d'une voix éclatante, décampez, je vous chasse, je vous chasse !

Et, comme il restait immobile, n'ayant pas l'air d'avoir entendu :

—Je vous chasse ! répéta-t-elle ; vite, vite, délivrez-moi de votre odieuse présence, et surtout, misérable ! ne reparaissez jamais devant moi . . . Mais partez donc ! partez donc ! Faut-il que je fasse appeler les gardiens de la paix ?

Sous le coup de cette menace, qu'elle aurait certainement mise à exécution, Forestier se décida enfin à s'en aller. Il marcha vers la porte, mais avant d'en franchir le seuil il se retourna et darda sur son ennemie un regard de vipère.

Quand il fut sorti du magasin, Mme Prudence, qui l'avait suivi pas à pas, dit à Elisabeth.

—Cet homme ne doit plus remettre les pieds ici, je l'ai chassé !

—Mais qu'est-il donc arrivé ?

—Il a voulu me voler.

—Par exemple, fit la vieille fille, levant ses bras vers le ciel.

—Nous n'avons plus à nous occuper de ce misérable. Elisabeth, il faut renvoyer la voiture, je n'irai pas aujourd'hui au chemin de fer.

Sur ces mots, elle rentra dans le salon, où, encore très surexcitée, elle se laissa tomber comme une masse sur le canapé,

Son regard sombre se porta sur le foyer de la cheminée et, encore furieuse, elle prononça sourdement :

—Plus rien, plus rien ! c'était trop beau !

XVIII.—LES RENSEIGNEMENTS

Le surlendemain, la marchande à la toilette reçut de l'agence Brévante un billet signé du directeur, ainsi conçu :

“ Madame,

“ Je vous prie de vouloir bien passer à mon cabinet aujourd'hui même, si cela vous est possible ; j'ai à vous entretenir au sujet des renseignements que vous m'avez demandés et que je suis en mesure de vous fournir.

“ Recevez, madame . . . ”

Elle froissa le papier avec une sorte de rage, le déchira et en jeta les morceaux au feu.

—Je n'en ai plus besoin de ses renseignements, grommela-t-elle entre ses dents serrées, et je ne me rendrai pas à son invitation pour perdre mon temps. C'était bien la peine d'avoir tant fait déjà ; et ces milliers de francs dépensés inutilement, comme si je les avais jetés à l'eau . . . Ah ! ce misérable, cette canaille de Forestier ! Faites donc de magnifiques projets, mettez donc toute votre intelligence, à d'admirables combinaisons, pour voir tout cela emporté comme un nuage de fumée par un coup de vent.

La tête dans ses mains, elle se mit à réfléchir.

—Après tout, se dit-elle, pourquoi n'irais-je pas à l'agence ? Je peux bien avoir la curiosité de savoir en quelles mains sont les biens du marquis et quel est le chiffre de cette fortune ; j'ai payé assez cher pour cela, sans compter ce que ce M. Raymond Brévante va me réclamer encore ; car j'aurais beau lui dire : “ Je n'ai plus besoin de vos renseignements, ” il en exigerait le paiement quand même. Quand on s'est fourré dans les pattes de ces sortes de gens, on ne s'en tire que moyennant finance.

Vers deux heures elle s'habilla, et, la figure couverte d'un voile épais, elle se rendit à pied à l'agence.

M. Brévante était en conférence avec deux personnes. Mme Prudence dut attendre pendant près de vingt minutes, mais elle avait été annoncée, et dès que les deux clients eurent pris congé du directeur de l'agence, celui-ci vint lui-même présenter galamment sa main à la marchande à la toilette pour la faire entrer dans son cabinet.

Il était de charmante humeur et avait une figure réjouie qui contrastait avec l'air soucieux, maussade de Mme Prudence.

—Vous paraissez contrariée, chère madame, dit-il ; serait-ce parce que je vous ai fait attendre ? Je n'ai pu faire autrement, je vous assure, et je ne vous en prie pas moins humblement de me pardonner.

Elle ébaucha un sourire et répondit :

—Vous n'êtes pour rien, monsieur, dans les ennuis que j'ai en ce moment.

—Les affaires, n'est-ce pas ?

—Où, les affaires.

—Ah ! dame, depuis quelque temps elles laissent beaucoup à désirer ; j'en sais quelque chose. Tenez, depuis trois jours, j'ai annoncé plus de quarante faillites prochaines à mes clients. Tout le monde se plaint, on est lassé de ne rien faire et les impôts augmentent toujours. Il n'y a plus d'argent, répète-t-on, et, expliquez ça, tous les soirs les cafés-concerts et les théâtres regorgent de monde.

Il se mit à rire brayamment et reprit :

—Voulez-vous que je vous dise, Mme Prudence ? Eh bien, ça a toujours été et ce sera toujours comme ça ; c'est une habitude que l'on a de se plaindre. Mais laissons cela et parlons de choses que vous devez être impatiente de connaître.

—Je vous écoute, M. Brévante, fit-elle d'un ton qui semblait dire qu'elle s'intéressait fort peu à ce qu'on allait lui apprendre.

Brévante lui lança un regard oblique et employa quelques instants à ranger méthodiquement des papiers épars sur son bureau. Puis, se tournant brusquement vers Mme Prudence :

—Nous avons appris bien des choses, dit-il, et vous allez avoir, j'espère, pleine et entière satisfaction.

—Vous savez ce qu'est devenue la fortune du marquis de Mimosa ?

—Parfaitement, chère madame, du reste, c'est la première chose à savoir.

— Elle est grosse, cette fortune ?

— Enorme : on peut l'évaluer au bas mot à douze ou quinze millions.

— Oh ! fit Léonie, qui éprouva une sensation singulière et eut comme un instant de vertige.

— Mais, reprit Brévanne, procédons par ordre ; c'est dans mes habitudes, et on en a assez de mauvaises pour ne pas perdre les bonnes. Apprenez donc d'abord, chère madame, que la famille de Mimosa est une des plus anciennes d'Espagne. On trouve plusieurs Mimosa dans l'histoire des luttes que les chrétiens soutinrent au moyen âge contre les Maures.

Dans les temps modernes, l'illustration de cette maison s'est maintenue ; elle a fourni des hommes d'Etat distingués et de vaillants capitaines.

Le dernier représentant de la race a hérité de la fortune, des titres et privilèges de ses ancêtres : du château de Valpenas, dans les Pyrénées basques, où il est né, d'une autre près d'Avila, d'un troisième domaine sur les bords du Tage, d'un magnifique palais à Madrid dans le voisinage de la Puerta del Sol.

Mme Prudence écoutait très pâle et toute frémissante.

— Le jeune marquis de Mimosa se maria, continua Brévanne, mais deux ans après il perdit sa femme qu'il adorait et qui lui avait donné un enfant, une petite fille, sans doute cette jeune fille dont vous m'avez parlé. Mais voici certains détails que vous ignorez probablement : Une nouvelle insurrection carliste éclata ; le marquis embrassa la cause du prétendant et prit les armes avec ses compatriotes de la Biscaye et de la Navarre. La lutte fut terrible, sanglante et, finalement, les partisans de don Carlos succombèrent encore une fois. Le marquis, couvert de blessures, n'échappa à la mort que pour tomber entre les mains des soldats de la reine.

Mais avant cela, ne comprenant que trop l'issue du dernier combat meurtrier qui allait se livrer sous les murs même de Valpenas, le marquis confia sa fille, alors âgée de deux ans, à un de ses dévoués serviteurs avec ordre de la porter en France ; où et à qui ? Voilà ce que personne en Espagne ne peut dire.

Et cela s'explique par ce fait que le serviteur du marquis n'a pas reparu. On suppose qu'il a été assassiné.

En Espagne, à cette époque, la justice sommaire des tribunaux militaires était impitoyable pour les vaincus ; on s'attendait à la condamnation à mort du marquis de Mimosa. Mais, grâce à un de ses amis, le comte de Corello, qui, sans être ministre, occupait un poste important auprès de la reine, il fut seulement condamné à une détention perpétuelle et transporté aux Philippines.

— Et ses châteaux, ses domaines, son palais, que deviendront-ils ? demanda Mme Prudence, qui, maintenant, s'intéressait au récit du sieur Brévanne.

— Nous y arrivons, chère madame. Le marquis étant considéré comme mort civilement, la confiscation de ses biens, meubles et immeubles, comme nous disons en France, en eut la conséquence naturelle.

Ils furent réclamés par don Antonio de Villina, qui était, paraît-il, l'unique parent du marquis. Il prétendait y avoir droit, d'abord comme cousin du condamné, et ensuite parce que, capitaine dans l'armée libérale, il avait rendu de nombreux services à la reine et à l'Espagne.

Il avait des amis puissants qu'il faisait agir, et il aurait certainement obtenu gain de cause, s'il n'eût rencontré l'opposition tenace et énergique du comte de Corello.

Les passions politiques étaient trop ardentes pour que le comte pût songer à obtenir une remise de peine en faveur du marquis ; mais il y avait la petite fille. Elle avait disparu, mais on ne pouvait pas affirmer qu'elle eût cessé de vivre. Ce fut au nom de l'enfant de son ami qu'il parla haut et ferme.

Est-ce qu'il était possible, est-ce qu'il était juste de faire porter à cette enfant la peine de la révolte de son père ?

De leur côté, les amis de don Antonio prétendaient que la petite fille était morte. Il y avait lieu d'admettre cela, puisque, malgré toutes les recherches qui avaient été faites, on n'avait pu savoir ce que l'enfant était devenue.

Le comte de Corello répondait que ce n'était là que des présomptions et qu'on ne pouvait pas dire que la petite fut morte sans fournir la preuve qu'elle l'était réellement.

Il en appela au caractère chevaleresque bien connu des Castillans. Il fit voir dans quelle situation on se trouverait vis-à-vis de la fille du marquis de Mimosa le jour où elle viendrait, réclamant l'héritage paternel, protester contre la spoliation dont on l'aurait rendue victime.

Bref, Mme Prudence, le vaillant défenseur de l'orpheline l'emporta une seconde fois sur les ennemis acharnés du marquis. Les biens de la maison de Mimosa furent mis sous séquestre et eurent un administrateur nommé par la reine, dont le mandat devait expirer à la majorité de l'héritière.

— Ah ! fit Mme Prudence d'une voix étranglée.

Ainsi l'immense fortune du marquis de Mimosa attendait l'héritière, et ce misérable Forestier avait brûlé les papiers sans lesquels la jeune fille ne pouvait faire valoir ses droits ! N'était-ce pas à se ronger jusqu'au cœur ?

— Je vous dirai encore, si cela peut vous être utile, continua le directeur de l'agence, que don Antonio de Villina, ruiné depuis longtemps, n'ayant plus à compter sur ses espérances cupides et condamné à vivre d'expédients, conçut contre le comte de Corello une haine poussée jusqu'à la rage.

Il fit jouer toutes les intrigues, recourut à toutes les calomnies, employa tous les moyens pour perdre le comte, mais sans parvenir à ébranler son crédit.

Sans cesse, dans un de ces journaux vipers qui ne vivent que de mensonges et de scandales, le comte était attaqué de toutes les manières, insulté, raillé dans la boue.

Il fallait mettre un terme à cela. Publiquement, le comte de Corello souffleta don Antonio.

Cette correction méritée fut suivie d'un duel fameux, qui eut à l'époque un grand retentissement de l'autre côté des Pyrénées.

Ce duel, don Antonio l'avait cherché, voulu, espérant qu'il tuerait son adversaire et se vengerait ainsi de ses précédents échecs. Seulement, il ne savait pas que le comte était de première force à l'épée.

Brévanne prit un feuillet de papier dans un dossier portant le numéro 22 et qui était sur son bureau ; au dessus du chiffre, le mot Espagne avait été écrit à la main en grosse bâtarde.

— Tenez, madame Prudence, dit-il en tendant le papier à sa cliente, lisez cela ; c'est la traduction du compte rendu de la rencontre qui fut publié par *la Epoca*, un des journaux les plus considérés de l'Espagne ; vous aurez ainsi la preuve que nous apportons tous nos soins aux affaires qui nous sont confiées et que, dans l'intérêt de nos clients, nous poussons nos investigations aussi loin que possible.

Voici ce que lut la marchande à la toilette :

« Hier a eu lieu le duel entre le comte de Corello, membre du Conseil privé de la Reine, et don Antonio de Villina, qui ne cesse pas d'attirer l'attention sur lui.

« L'arme choisie était l'épée du combat. Il avait été convenu que la lutte prendrait fin seulement quand l'un des deux adversaires ne pourrait plus la continuer.

« L'un et l'autre sont également habiles dans le maniement des armes ; les chances semblaient se balancer. Cependant, après quelques minutes pendant lesquelles ils déployèrent le même acharnement, le comte fit sauter l'épée de don Antonio et fut maître de sa vie. Mais il ne pouvait pas frapper son ennemi désarmé ; il lui donna le temps de ramasser son épée et de se remettre en garde.

« Loin de reconnaître la générosité de son adversaire, don Antonio n'en fut que plus furieux. Contrairement à toutes les règles du duel, il saisit de la main gauche l'épée du comte et chercha à lui percer la poitrine de la main droite. Cette perfidie ne lui réussit pas ; d'un brusque mouvement en arrière le comte se dégagea, puis toujours maître de lui, chargea son adversaire qui rompit, rompit encore et, ayant glissé sur l'herbe, tomba.

« Le comte de Corello jeta un regard de dédain et de mépris sur don Antonio, qui se relevait, et se tournant vers les témoins :

« — Messieurs, dit-il, le combat est terminé ; je ne peux plus croiser l'épée avec un lâche.

« Et, tranquillement, il s'éloigna suivi de ses témoins. »

Mme Prudence rendit la feuille de papier à Brévanne, disant :

— En effet, monsieur on voit que vous ne négligez rien pour que vos clients soient bien renseignés.

— Et c'est pourquoi, chère madame, l'agence Brévanne est non pas seulement la première de Paris, mais du monde entier.

Après un silence, le directeur reprit :

— L'Espagne, comme vous le savez, traversa une série de révolutions. A un gouvernement sans vitalité succéda un gouvernement éphémère. Le comte de Corello avait dû prendre le chemin de l'exil et resta longtemps éloigné de son pays.

Quant à don Antonio de Villina, poursuivi par le mépris public, il quitta aussi l'Espagne et il n'a pas été possible à mon agent de découvrir ce qu'il était devenu.

Depuis quelques instants, Mme Prudence ne cessait pas de s'agiter sur son siège.

— Mais le marquis, M. Brévanne ? fit-elle.

— Attendez, belle dame, encore un peu de patience. Il y a deux ans, rappelé par la reine-régente le comte de Corello revint en Espagne et rentra en faveur.

— Il le méritait bien.

— Oui, certes. Il n'avait pas oublié son malheureux ami.

— Il vit encore, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

— Mais attendez donc !

— Dites, monsieur, dites ; c'est que je suis dans une anxiété...

— Rentré en faveur, comme je viens de vous le dire, la première chose que fit le comte de Corello fut de demander à la Régente la grâce du marquis de Mimosa.

— Ah ! le brave homme ! s'exclama Mme Prudence. Eh bien, monsieur Brévanne ?

— La grâce fut accordée.

— Alors ?

— Alors, chère madame, les portes de sa patrie lui étant rouvertes, le marquis de Mimosa est revenu en Espagne et est entré en possession de tous ses biens.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle en se dressant, comme mue par un ressort.

Ah ! elle n'avait plus le front assombri et sur le visage l'empreinte de la tristesse, comme quand elle était entrée dans le cabinet du directeur de l'agence. Elle était à présent toute rayonnante.

— Ah ! ah ! fit Raymond Brévanne en se frottant les mains, ce qui était chez lui le signe du contentement, je savais bien qu'après vous avoir donné les renseignements que je m'étais engagé à vous fournir, je vous causerais une agréable, une très agréable surprise. Voilà, j'ai procédé comme les artificiers un jour de fête : j'ai réservé pour la fin le bouquet.

Encore toute frémissante, Mme Prudence se replça dans son fauteuil. Déjà dans sa tête il y avait un fourmillement de nouvelles pensées.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

LISEZ ! - - LISEZ!

NOUVEAUTES

Couvrepieds et dessus d'oreillers en dentelles. Dessus d'oreillers en en guipure. Dessus de bureau en point appliqué. Draperies, brocards, chenille, etc.

RIDEAUX - - RIDEAUX

Rideaux en dentelle depuis 75c la paire. Rideaux en points appliqués depuis \$2.40 la paire. Rideaux en guipure depuis \$3.85 la paire. Nous avons toujours en main un assortiment considérable de rideaux, dentelles et nets pour rideaux. Portières, garnitures pour meubles, etc.

TAPIS DE TABLE - - -

TAPIS DE TABLE

TOILE - - TOILE

Notre département de toile est considérablement agrandi et nous promettons à notre nombreuse clientèle toutes les nouveautés dans cette ligne, que nous nous appliquons à rendre plus importante que jamais.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. F.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.95 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

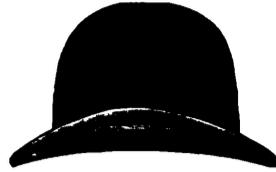
- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

1894

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 17 novembre 1894

37,506

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN - 6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMINY, 128 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

PACIFIQUE CANADIEN

Changement d'heures commençant le 30 septembre 1894

De la gare rue Windsor :

Bozton et Portland, \$9.00 a.m., \$8.20 p.m.

Toronto, Détroit, Chicago, \$8.25 a.m., \$9.00 p.m.

St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.20 p.m.

Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.50 a.m.

St-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., 5.15 p.m., 9.00 p.m.

Brockville, \$8.25 a.m.

St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.20 p.m.

Sherrbrooke, 4.05 p.m., \$8.40 p.m.

Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.

Winchester, Perth, \$8.25 a.m., \$9.00 p.m.

Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.20 p.m.

Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \$8.40 p.m.

Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 5.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Winnipeg et Vancouver, \$9.45 a.m.

Québec, \$8.10 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.30 p.m.

Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.

Ottawa, \$8.30 a.m., \$9.45 a.m., \$5.45 p.m.

St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.

St-Jérôme, 8.30 a.m., 5.30 p.m.

St-Rose et St-Thérèse-8.30 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m., 5.45 p.m. - Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.

Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Pas de connexion avec Portland par le train quittant Montréal le samedi soir. Dimanches seulement. Chars-palais et chars-dortoirs. (a) Excepté les samedis et dimanches. (b) Samedis seulement.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants, paraît le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 115, rue Soufflot Paris, France

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 513

"LUBY"

POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en cellulose. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.



CHRONIQUES, ROMANS

ACTUALITES, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

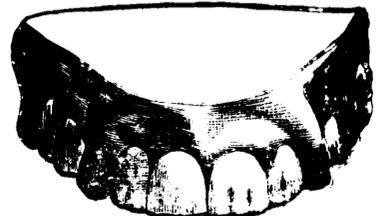
ŒUVRES INÉDITES

MODES M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre - plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, Rue Saint-Laurent, Montréal